

La nuit
du
DIMANCHE

6





ÉDITORIAL

Aux aurores

Entre chien et loup, le monde retient son souffle. La nuit s'effiloche en lambeaux pâles sur l'horizon, comme une bête fatiguée qui regagne l'ombre. La lumière tarde à s'imposer, timide, incertaine, hésitant encore à chasser les restes du sommeil. Tout commence là, dans cet entre-deux fragile où rien n'est figé, où tout peut basculer.

Le vent glisse entre les façades, charriant des bribes d'histoires murmurées, des secrets à peine effleurés. Les ombres reculent, mais jamais tout à fait. Elles s'accrochent aux pavés, aux seuils des portes closes, laissant derrière elles des traces — des souvenirs, des illusions, qu'importe. Le jour naît ainsi, dans un frisson, entre l'oubli et la promesse.

Dans ce numéro, nous explorons ces aubes incertaines. Celles où l'on se défait du passé pour mieux embrasser l'inconnu. Des livres qui percent le silence, des films qui jouent avec la lumière et la nuit, et des voix, surtout des voix, qui s'élèvent pour briser l'obscurité.

À l'aube, tout semble possible.

Aux aurores.

「
● **Ours**
」

Directeur de la publication : Christophe Pan Ont participé à ce numéro :
Vivien Malaci • Jérémie Stocky • Kiiwuii • Gauthier • Khouloud Sassi
• Franck Wolf. • Website : www.lanuitdudimanche.fr • Mail : redaction@lanuitdudimanche.fr ISSN : 2804-5297

Website

www.lanuitdudimanche.fr

Mail

[redaction@](mailto:redaction@lanuitdudimanche.fr)

lanuitdudimanche.fr

SOMMAIRE

7. INTERVIEWS

Extraits de notre émission "Précédemment !" disponible en streaming audio.

8. JOY SORMAN

"Le témoin", aux éditions Flammarion. Une certaine vision de la Justice.

22. AUTREDÉSIR

Photographe, auteur, artiste tout simplement !

30. LANCELOT DE LA CHAPELLEE

On parle boxe, sacrifices et championnat. Vive la boxe !

40. AL ANARKORÊVEUR

Entre mots et linogravures, toute la poésie d'un poète.

49. NO COMMENT

L'actualité via les unes des derniers mois. Obsessions et marottes médiatiques.

56. OH LE POULET

Cahier magazine, critiques, coup de gueule et coup de coeur.

63. AVANT L'HIVER

Un homme rentre chez lui. Rien n'est normal, tout est en équilibre

66. PORTFOLIO

Les illustrations refuses parce que articles annulés.



LANCELOT DE LA CHAPELLE

Boxe, sacrifices et championnat !

RADIOVERSE

Écoutez la webradio que le multivers nous envie ! Tout les jours de 16h30 à 21h30 : talk & pop-culture se donnent rendez-vous. Et le reste du rtemps, c'est musique !



Radioverse



08

JOY SORMAN

Pour la sortie de son excellent roman “Le témoin”.

OH LE POULET

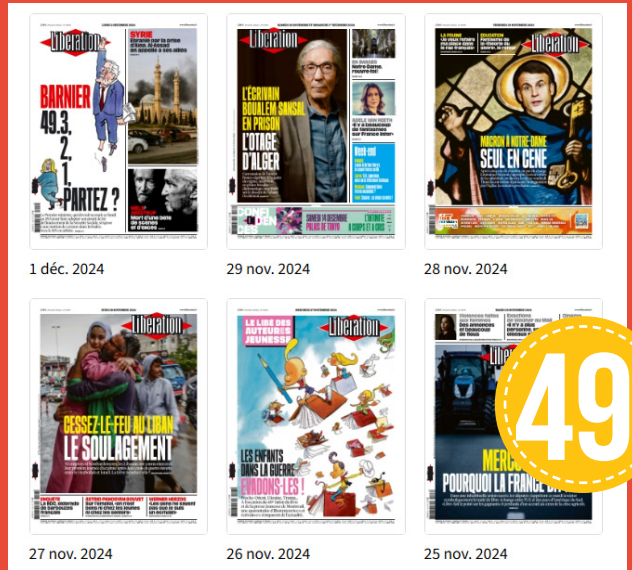
Cahier magazine, critiques, coup de gueule et coup de coeur.

LA NUIT DU DIMANCHE

Jetez un oeil à notre site internet !



La Nuit du Dimanche



1 déc. 2024

29 nov. 2024

28 nov. 2024

27 nov. 2024

26 nov. 2024

25 nov. 2024

49

NO COMMENT

L'actualité via les unes des derniers mois.
Obsessions et marottes médiatiques.



56

ENTRE LES
GROSSES TÊTES
ET BURGER QUIZZ

UN NOUVEAU JEU RADIO!
INSCRIVEZ-VOUS!

LANUITDUDIMANCHE.FR/LESTRONCHES



INSCRIPTION

saïson
#1



LES

TRONCHES

Production lanuitdudimanche.fr

Diffusion : radioverse.fr





INTERVIEWS

Joy Sorman
Le témoin



JOY SORMAN

Le témoin

Dans *Le témoin*, Joy Sorman poursuit, cette fois par le biais de la fiction, son exploration des « lieux communs » qui reflètent le monde et exposent avec une acuité tranchante la société contemporaine. Ce roman, imprégné de réel, met en scène Bart, un homme qui s'introduit dans le palais de justice de Paris et décide de s'y établir clandestinement. Caché la nuit dans un plafond, il parcourt le jour les salles d'audience, assistant au spectacle de la justice – ou peut-être plutôt à celui de l'injustice. Mais pourquoi Bart a-t-il abandonné sa vie pour orchestrer sa disparition ? Que cherche-t-il dans cet espace inhospitalier ?

<https://editions.flammarion.com/le-temoin/9782080419033>

NDD : Joy Sorman « Le Témoin » aux éditions Flammarion. Bonjour.

Joy Sorman : Bonjour.

NDD : Merci encore d'avoir accepté notre invitation. Votre livre, c'est l'histoire d'un homme qui s'abandonne, on va dire. Enfin, moi, c'est tel que je l'ai vu. Il va passer ses journées et ses nuits dans un tribunal. Alors, je vais dire le début : « Sur le parvis du palais de justice cinglé par un vent de nord-est, la frêle silhouette de Bart se fond dans la rue minérale de la dalle, le gris bitumé d'un ciel bas. Bart lui-même à la mine grisâtre, émergeant d'une veste croisée, un imperméable à la saignée du coude, une épaisse mallette en cuir à la main, de celle profonde et à soufflet que les médecins de campagne triment dans les films et les romans... » Moi, dès le début, j'ai pensé que votre personnage était un fantôme ou qu'il avait cet aspect un peu irréel. Vous savez qu'il apparaissait tout d'un coup comme ça sur la place. Et qu'il allait, ben, il se fond dans le tribunal, il vit même dans le tribunal dans un trou au-dessus des toilettes, dans le plafond. Et je me dis, mais en fait, ce personnage n'existe pas, c'est un fantôme. Est-ce que vous, vous avez voulu justement qu'il s'efface, vous avez voulu

donner cette impression-là au lecteur ou ça a été un peu le hasard ?

Joy Sorman : Non, non, c'est vrai que je n'utilise pas ce terme, mais il est très juste, ce terme de fantôme. D'abord parce que Bart, c'est un homme qui décide de tout quitter, de quitter la société, de quitter le monde du travail, de quitter la vie sociale. Il abandonne même ses papiers d'identité au début du livre, donc il devient un fantôme pour la société et il décide dans un geste un peu sacrificiel de consacrer toute son existence à l'observation de la justice. Donc déjà, en ce sens-là, c'est un fantôme. Après, c'est aussi, en effet, un fantôme dans le palais de justice, une espèce de spectre, une silhouette comme ça qu'on voit passer, on n'est pas très bien sûr qu'on l'a vu ou pas. Alors, il finira par être remarqué par les gardiens, par les femmes qui travaillent à la cafétéria, etc. Mais il est cette espèce de spectre qui hante le palais de justice, cette espèce de, en effet, de présence fantomatique à l'intérieur du palais et puis fantôme aussi parce que, en effet, sa présence physique, enfin, disons que son incarnation physique va se déliter petit à petit. Parce que son corps va être éprouvé, son apparence va être éprouvée justement par ce spectacle de la

justice, par le fait que ça fait des mois qu'il vit en se nourrissant très mal, en vivant dans une cage, en dormant sur un bout de carton, etc. Donc, il y a aussi cet aspect fantomatique qui est lié à la disparition d'un corps et finalement, à la fin, il n'est presque plus qu'une conscience, comme un fantôme. Donc, de ce point de vue-là, je trouve que, alors je n'ai pas pensé à ce mot quand j'ai écrit le livre, je pensais à ce que ça pouvait, à tout ce que je viens de dire là, mais je n'ai pas pensé au mot. Mais c'est marrant parce que vous êtes la deuxième personne qui, après avoir lu le livre, emploie ce terme de fantôme auquel je n'avais pas du tout pensé et qui me semble en effet assez juste pour parler de ce personnage de Bart.

NDD : Alors c'est fou parce que là vous venez de dire « il devient », c'est un choix, mais comme on le voit un peu plus loin dans le livre, moi j'ai l'impression qu'il était déjà fantôme même lorsqu'il travaillait au Pôle emploi parce qu'il travaillait au Pôle emploi. C'était déjà un fantôme, il avait un poste subalterne de comptable, si je me souviens bien, dans une petite, j'allais dire dans une petite cache. On est dans un petit bureau vitré où personne ne le voyait et lui, il voyait tout le monde. Comme il le fait dans le livre, comme il le fait lorsqu'il se réfugie dans ce tribunal, pour moi, c'était déjà un fantôme avant même le début du roman.

Joy Sorman : Oui, oui, vous avez raison, c'était déjà, c'était déjà une forme de présence fantomatique, puisque, en effet, c'était un être très discret, très solitaire, vivant seul, dans son travail qui ne voulait pas vraiment nouer des relations. Alors, dans le livre, je ne m'attarde pas beaucoup sur sa vie d'avant, mais il y a comme ça quelques indices, mais ne voulant pas nouer de relations avec ses collègues, il

va être licencié et va accepter, d'une certaine façon, ce licenciement sans se battre, comme s'il n'avait pas en effet d'existence réelle. Donc, vous avez raison, il était déjà une espèce de silhouette en retrait, quoi, je dirais peut-être un peu plus qu'un, un peu moins qu'un fantôme, une silhouette, en tout cas quelqu'un qui ne veut pas se faire remarquer, ça c'est sûr, et quelqu'un qui veut regarder mais qui ne veut pas être regardé. En ce sens-là, on peut dire en effet que c'est un fantôme, c'est-à-dire celui qui ne veut pas qu'on le voit, il ne veut pas qu'on lui parle, il ne veut pas exister pour les autres, mais en revanche, lui, il est très, très attentif au monde extérieur.



NDD : Même dans sa description, j'insiste, c'est la dernière fois, après je passe à autre chose, mais par exemple, vous écrivez : «Bart est un de ces hommes discrets qui s'expriment d'une voix sourde, avance d'un pas silencieux et inoffensif, l'allure immobile même quand il marche, remuant à peine l'air, de ces hommes soucieux de leur

tranquillité qui ne croisent pas nos regards, ne rendent aucun son quand on les bouscule, ne laissent haïr aucune particularité, aucun signe distinctif.» Il est le fantôme de sa propre vie, mais du début à la fin. Il me fait froid dans le dos, quoi. Et pourtant, j'ai une tendresse pour lui. Enfin, je pense que tout le monde a une petite tendresse pour lui, mais on se dit, on a envie de lui dire, secoue-toi, mec. Allez ! Vous écrivez aussi qu'il choisit l'exil. Et que c'était sa revanche. Je n'ai pas très bien compris cette phrase. Je ne vais pas spoiler la fin. Je pense qu'en rapport avec la fin, on y reviendra plus tard et peut-être en off pour ne pas spoiler les auditeurs. Mais vous dites ça. Vous dites banni et donc il choisit son exil, c'était sa revanche ? Du coup, je ne comprends pas

cette phrase. Est-ce que ça veut dire que quand on est déclassé, le sursaut, c'est l'effacement ? C'est la fuite. Parce que plus loin, vous écrivez de mémoire, on ne maîtrise rien à part son propre escamotage. Donc, qu'est-ce que c'est cette idée-là ?

Joy Sorman : Bon, déjà, quand je dis banni, je voulais dire qu'il est exclu, c'est-à-dire qu'il est viré de Pôle emploi et donc il n'attend pas, en effet, la dégringolade, il n'attend pas la dépression, le vide, le manque, l'argent qui disparaît, etc. Il n'attend pas passivement d'être la victime de ce licenciement, il décide de son exil, c'est-à-dire qu'il prend les devants, il décide de quitter son appart sans prévenir le propriétaire, de prendre l'argent sur son compte et il décide d'aller vivre en clandestin dans le palais de justice. Il y a déjà cette décision de tout laisser derrière lui, de laisser une société qui l'a exclue derrière lui et de vivre en bivouac, de vivre en clandestin. De toute façon, c'est quelqu'un qui a toujours une vie modeste et frugale, il se contente de peu. Et donc, de choisir à quoi va ressembler sa vie maintenant, en fait. Il est comme une espèce de moine ou d'ermite qui va s'enfermer, mais d'une manière qui, pour moi, n'est pas dépressive, en fait, même si c'est un personnage pas tout à fait joyeux, je vous l'accorde. Il a quelque chose d'un peu, sans doute, d'un peu triste. Mais d'un peu terne, d'un peu morose, mais en même temps, moi, je ne le vois pas comme un personnage dépressif et passif qui justement sombrerait dans une espèce de mélancolie. Il décide de prendre sa vie en main. Il dit, vous allez... C'est moi qui vais décider de ma propre disparition, c'est-à-dire que c'est moi qui vais aller me cacher en clandestin dans ce palais de justice. Et c'est moi qui vais vous regarder dans les yeux et qui vais rendre compte et qui vais être le témoin, justement, de toute cette violence de la justice. Donc, c'est en ce sens-là qu'il y a quelque chose d'actif aussi dans sa position, je dirais.

NDD : Et vous-même, vous avez, vous n'avez pas vécu dans un tribunal, mais vous avez suivi pendant un an, il me semble, si j'ai bien lu, c'était dans un

article de Libération, vous avez suivi pendant un an, une fois par semaine des procès au tribunal. Est-ce que vous y êtes allé, j'ai envie de dire, par hasard, ou vous saviez déjà que vous alliez faire de ce sujet-là un livre ?

Joy Sorman : Non, alors j'y suis allée vraiment pour écrire ce livre, donc pendant un an, tous les mercredis, j'allais au Palais de justice de Paris, assister à un maximum d'audiences dans tous les domaines, stupéfiants, terroristes, violences conjugales, les comparutions immédiates, un procès pour inceste, enfin voilà, j'ai essayé d'avoir une vision un peu diverse comme ça de la justice et j'y suis allée vraiment en immersion dans le but d'écrire ce livre qui s'inscrit beaucoup dans la lignée du précédent, donc qui s'appelle À la folie et qui est le fruit d'une immersion d'un an en hôpital psychiatrique. En fait, moi, j'aime beaucoup pratiquer la littérature d'immersion de plus en plus, c'est-à-dire me choisir un espace à habiter, des espaces qui sont souvent inhabitables, d'ailleurs. J'ai travaillé sur la Gare du Nord, sur des logements insalubres à Paris, le palais de justice, l'hôpital psychiatrique. Donc, j'aime cette idée de m'installer, moi, pendant un temps défini dans ces espaces où, la plupart du temps, on ne fait que passer, justement, où on ne s'installe pas. Moi, je décide, voilà, de rester et de rendre compte justement de la vie de ces espaces qui sont souvent des institutions d'une certaine façon. Et j'avais envie de continuer le travail que j'avais commencé avec la psychiatrie comme une espèce de diptyque, vous voyez, entre l'institution psychiatrique et l'institution judiciaire, il y a des passerelles entre les deux. Donc, ça fonctionne vraiment avec le livre précédent, sauf que le livre précédent est vraiment sur un mode purement documentaire, il n'y a pas du tout de fiction. Et là, justement, je n'avais pas envie de me répéter, j'avais envie d'inventer un peu une nouvelle forme et c'est pour ça que j'ai inventé ce personnage de Bart, personnage que je n'ai pas totalement inventé puisqu'il est inspiré d'un des grands personnages de la littérature mondiale qui est le Bartleby de Melville. Melville a écrit cette

nouvelle qui s'appelle à la fin du 19ème qui est, voilà, qui est un récit assez mythique et donc mon Bart est inspiré de ce Bartleby de Melville que j'incite tous ceux qui ne connaissent pas ce texte qui est très court à le lire, c'est un texte magnifique. Et qui parle aussi de ce personnage qui se trouve sur le bord de la société, sur le bord du monde, dans une position d'observation, de silence, de retrait, voilà. Et donc c'est comme ça qu'est née l'idée du livre, c'est de continuer cette exploration de nos institutions. Et puis, voilà, j'ai décidé de façon très systématique, comme je l'avais fait pour le livre précédent, de me nourrir d'une matière documentaire et de le faire dans l'espèce d'institution d'une routine, quoi. J'avais fait la même chose pour la psychiatrie, c'est-à-dire toutes les semaines, le même jour, y aller.

NDD : Vous m'avez dit, vous habitiez les lieux, le tribunal, l'asile psychiatrique, pour en faire un roman. Du coup, il faut avoir un lien avec Bart qui y habite aussi ? Dans le tribunal, c'est, c'est un peu la métaphore de votre vie, grosso modo.

Joy Sorman : Exactement. Bah, je dirais que Bart, c'est, c'est la projection de cette manière d'habiter, mais Bart, je dirais que justement, c'est moi en mieux, en plus radical, en plus absolu. C'est-à-dire là où moi, je me contentais d'y aller une fois par semaine et de rentrer le soir chez moi. Bart, lui, il a, comme je disais tout à l'heure, il sacrifie sa vie et il quitte tout pour vivre au palais de justice, il s'installe vraiment dans les murs du palais de justice. Et donc, Bart, c'est une espèce de projection idéale de l'écrivain, d'une certaine façon. Moi, je ne sacrifie pas toute ma vie, vous voyez, à l'écriture, je n'ai pas tout quitté pour habiter le palais de justice et en même temps, c'est une espèce d'idéal de l'écrivain. L'idéal de patience, d'attention, de concentration, d'abnégation, vous voyez, toutes ces vertus qui sont pour moi des vertus de l'écriture où il faut être patient, il faut être attentif, il faut être concentré, il faut admettre certains sacrifices, ne serait-ce que matériel. Et voilà, donc c'est une espèce de moi idéal, quoi, et c'est aussi ça qui est intéressant pour

moi dans l'écriture littéraire, c'est de pouvoir créer des figures qui sont des projections de soi, mais poussées à une espèce de maximum que nous, en tant qu'individus, que personne, on n'assumerait pas totalement. C'est-à-dire que moi, je n'ai pas autant le sens du sacrifice que Bart.

NDD : Je réfléchis là, je suis en train de réfléchir à ce que vous venez de dire sur le sens de sacrifice, etc. Vous dites que c'est la projection idéale de l'écrivain. Mais quand même, Bart, je trouve qu'il est dans un processus d'effacement total. Et complet de lui-même et de sa personne, de son physique, etc... C'est quand même assez... Alors, je veux dire, dépressif, vous l'avez dit tout à l'heure, il n'est pas dépressif, Bart, et ce n'est pas un livre dépressif, au contraire. On a quand même de l'empathie pour Bart et de la colère pour ce qu'il raconte, mais on y viendra un peu plus tard. Mais ouais, moi, je vois plus l'effacement que le sacrifice, l'effacement choisi. Oui, et je vois ce que vous venez de dire, ça vient me percuter sur la projection de l'écrivain idéal, quoi. Ok, très bien, merci. Pardon, j'ai réfléchi en même temps que je vous parlais.

Joy Sorman : Ce sont les meilleures manières de réfléchir.

NDD : N'est-ce pas ? Alors, du coup, vous avez parlé de À la folie. Vous avez dit qu'il y avait un lien, que c'était la suite un petit peu, entre guillemets, que Le Témoin était la suite de À la folie, au sens où il regarde une institution de l'intérieur. Alors, effectivement, À la folie, alors j'ai lu de vous, j'ai lu Boys, Boys, Boys, À la folie et Le Témoin. Et je vais bientôt commencer Comme une bête. Donc, du coup, je vais peut-être dire une bêtise. Vous me rectifierez. Il y a quand même un point commun dans les trois livres au niveau du style, alors même s'ils ne sont pas écrits de la même façon, comme vous l'avez dit tout à l'heure, À la folie c'est vraiment documentaire, on suit, vous retranscrivez les vies d'un personnage et puis vous expliquez comment vous y allez, etc. La première scène de mémoire, vous dites, c'est vos préjugés quand vous arrivez

devant ce grand bloc de béton, etc. Il faut faire bonne impression, etc. Bref, il y a quand même dans votre style un truc, c'est hyper précis tout ce que vous écrivez. Sans mauvais jeu de mots, je dirais que c'est clinique. Et Boys, Boys, Boys, et À la folie et Le Témoin. Et pourtant, ce n'est pas exempt de sentiment. Mais les sentiments, c'est ceux qu'on ressent à la lecture. C'est-à-dire qu'à À la folie, c'est révoltant, je dirais. Et Le Témoin, c'est juste de la colère contre le système judiciaire. Ça, c'est ce que vous avez ressenti aussi. C'est quelque chose que vous vouliez faire ressentir, vous, au lecteur, où vous avez décidé plutôt de rester, j'allais dire, dans les faits, de raconter les faits et d'éviter un peu le jugement entre guillemets.

Joy Sorman : Ça, c'est une question essentielle. Bon, déjà, ça me fait plaisir que vous me disiez que j'ai une écriture précise parce que c'est important pour moi, donc voilà, je trouve que la précision est la moindre des choses et justement la patience, l'attention. Et c'est vrai que moi, j'aime en fait, il y a quelque chose que j'aime beaucoup dans l'écriture qui est le travail de description et c'est aussi pour ça que j'aime la littérature d'immersion parce que c'est l'occasion justement de prendre le temps d'écouter, de voir et d'être dans une approche descriptive du monde. Et ça, ça m'intéresse. Je trouve que là où la littérature est forte, c'est quand elle sort justement de l'idéologie et qu'elle ne fonctionne pas à coup d'idées ou de slogans, mais qu'elle décrit le plus précisément, le plus patiemment possible, le plus minutieusement possible une réalité. Et à mon avis, plus justement on est précis, plus l'émotion

peut naître. C'est-à-dire que si on rentre dans le détail d'une description, une manière de parler, de se déplacer, je ne sais pas, l'étoffe d'un vêtement, la sonorité d'un mot, un geste. C'est quand on est dans cette attention-là, je pense que l'émotion peut naître. Mais c'est vrai que ce qui est juste, sinon, dans ce que vous dites, c'est que la colère que j'ai ressentie au palais de justice et à l'hôpital psychiatrique, elle est venue, elle a pris forme justement petit à petit parce que j'ai passé un an là-bas et que semaine après semaine, mon sentiment de colère grandissait

et que donc le livre se chargeait de ça. Mais quand j'ai décidé d'écrire sur l'hôpital psychiatrique ou sur la justice, je ne me suis pas dit, j'y vais pour dénoncer, j'y vais en colère. Alors, je savais, comme tout citoyen un peu éclairé, qu'il y avait des dysfonctionnements et que ce n'était pas... Ce n'était pas la fête dans ces deux endroits, on en a tous conscience. Mais ce n'est pas la même chose de le savoir et puis de le vivre pendant un an, d'en avoir le spectacle direct qu'on capte avec ses sens, je pourrais dire, avec son corps tout entier. Et c'est vrai que, voilà, moi, je

n'y suis pas allée avec l'idée de dénoncer quelque chose et d'ailleurs, quand on me dit, ouais, tes livres dénoncent le délabrement de la justice ou de la situation psychiatrique, je dis, ce n'est pas moi qui dénonce le réel, il se dénonce tout seul. Le réel, il s'accuse tout seul. Et moi, je me contente de regarder ce réel, d'essayer de le retranscrire le plus fidèlement possible. De prendre le temps de le décrire et je donne à voir ce réel et s'il suscite de la colère chez les lecteurs, c'est une colère qu'on



partage ensemble et je pense qu'elle est saine et la littérature a cette vertu de la faire émerger. Mais ce n'est pas ma colère à moi, c'est la colère que provoque le réel chez toute personne un petit peu attentif, quoi. Donc moi, voilà, quand je commence les livres, j'essaie justement de ne pas avoir trop de préjugés, comme vous le disiez, je dis ça au début de À la folie, j'ai quelques intuitions, mais j'essaie de rester rivée au réel et de pas trop décoller en ayant des opinions, des points de vue, en exprimant mes sentiments à moi. Mais en tout cas, il y a une progression qui est liée, je pense, à la durée que je passe dans ces lieux. C'est-à-dire que si j'avais passé que quinze jours, je n'aurais pas eu le temps de ressentir tout ça, quoi. C'est pour ça que pour moi, un an d'immersion, c'est le minimum pour arriver à capter des choses. Je trouve que la précision est la moindre des choses et justement la patience, l'attention. Et c'est vrai que moi, j'aime en fait... Il y a quelque chose que j'aime beaucoup dans l'écriture qui est le travail de description et c'est aussi pour ça que j'aime la littérature d'immersion parce que c'est l'occasion justement de prendre le temps d'écouter, de voir et d'être dans une approche descriptive du monde. Et ça, ça m'intéresse. Je trouve que là où la littérature est forte, c'est quand elle sort justement de l'idéologie et qu'elle ne fonctionne pas à coup d'idées ou de slogans, mais qu'elle décrit le plus précisément, le plus patiemment possible, le plus minutieusement possible une réalité. Et à mon avis, plus justement on est précis, plus l'émotion peut naître. C'est-à-dire que si on rentre dans le détail d'une description, une manière de parler, de se déplacer, je ne sais pas, l'étoffe d'un vêtement, la sonorité d'un mot, un geste. C'est quand on est dans cette attention-là, je pense que l'émotion peut naître. C'est la patience et c'est ce qui, pour moi, c'est ce qui détermine en premier lieu l'écriture, la littérature, c'est la patience. Si on n'a pas la patience, on ne fait pas des bons livres, je pense, je ne dis pas que moi je fais des bons livres, mais ça me semble être la condition sine qua non pour produire de la littérature.



Joy Sorman : En gros, vous dites que vous êtes obligé d'être précise dans l'écriture. Et c'est de cette précision que naît le sentiment.

NDD : Tout le monde, tout le monde est... Oui, je pense qu'il faut être précis, mais par ailleurs, moi, c'est aussi ce qui me plaît, ce n'est pas juste, vous voyez, je ne me force pas non plus, c'est aussi que moi, c'est ce qui m'intéresse, c'est cette précision. Après, quand vous dites qu'on est nécessairement en colère, malheureusement, la précision ne produit pas ce sentiment chez tout le monde. Et je pense qu'en réalité, mon livre, il ne peut pas convaincre ou faire naître ce sentiment chez des gens qui ne sont pas déjà un peu convaincus et qui ne sont pas déjà un peu traversés par ce sentiment. Je pense que... on ne se connaît pas, mais je pense que si vous, vous avez ressenti de la colère, c'est que vous aviez déjà une sensibilité que mon livre n'a fait qu'activer ou confirmer. Voilà, donc je ne crois pas que les livres puissent, vous voyez, convertir des gens. Je ne pense pas que les gens qui regardent CNEWS vont être convertis par mon livre et vont arrêter de dire que la justice est laxiste alors que c'est

contraire. Mais en revanche, les livres permettent de se compter d'une certaine façon, de créer une communauté autour de sentiments et d'émotions communes et de se reconnaître.

NDD : Le sujet du roman m'a fait penser immédiatement au livre des sociologues Pinçon-Charlot, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, avec leur livre sur la justice, justement. De mémoire, *La violence des riches*, si je me souviens bien. J'espère que je ne me trompe pas. Voilà. Donc, ils racontent exactement ce que vous racontez dans le livre avec d'autres exemples et, j'allais dire, moins lisible, mais bon, c'est le propre des sociologues de mettre beaucoup de dédales pour arriver à une conclusion. Mais ça m'a fait vraiment penser à ce livre. Je voulais savoir si vous l'aviez lu avant d'écrire votre roman, si ça vous avait inspiré ou si on vous en avait déjà parlé.

Joy Sorman : Non, je ne l'ai pas lu, mais on m'en avait parlé puisque je connais leur travail, j'ai lu des bouquins d'eux, mais pas celui-là précisément. Et en fait, je n'avais pas trop envie de lire des choses avant aussi parce que j'avais peur d'être un peu inhibée. Après, dans le temps de l'écriture, j'ai pu lire quelques livres. Alors, j'ai lu beaucoup de Foucault parce que, comme on disait tout à l'heure, moi, j'ai fait des études de philosophie, donc du coup, le travail de Foucault sur la justice, comme sur la prison, comme sur la psychiatrie, ça m'était assez familier, donc je me suis un peu replongée comme ça dans des écrits théoriques. Mais voilà, avant de commencer, je voulais être un petit peu vierge, justement, pour que mon regard ne soit pas trop biaisé non plus, quoi. Que j'arrive en ayant, c'est toujours pareil, en ayant le moins de préjugés possibles. C'est un peu pieux, évidemment, qu'on a tous des préjugés, mais je voulais essayer de les faire taire le plus possible pour être comme Bart, une espèce de surface complètement réceptive, spectateur, témoin, c'est pour ça que le titre du livre le dit, être juste dans la position de témoin. Qu'est-ce que je vois ? Qu'est-ce que j'entends

? Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi cette espèce de scénographie du théâtre judiciaire ? Essayer d'être dans cette observation factuelle et de cette observation factuelle faire naître, justement, fait apparaître l'injustice et la violence de la justice.

NDD : Oui, c'est exactement ce qu'on ressent à la lecture du livre et des différentes affaires pour lesquelles Bart va être le témoin. Il va suivre différentes affaires dans différentes cours d'audience. C'est ce que raconte aussi le livre *La violence des riches*, c'est-à-dire qu'on est dans un... Déjà dans un bâtiment qui écrase le prévenu, qui est déjà coupable parce qu'il est là et parce que tout le monde a son propre vocabulaire qu'il ne maîtrise pas et le vocabulaire et les codes et c'est ce qu'on voit concrètement à la lecture de votre livre. Je fais une petite parenthèse parce que là vous avez parlé d'écriture et donc vous avez dit que vous avez passé un an à suivre les affaires vous-même au tribunal. Du coup, vous avez passé combien de temps dans l'écriture ? Est-ce que ça s'est fait en même temps ? Ou c'était de la prise de notes ? Est-ce qu'il y a eu un temps supplémentaire derrière pour l'écriture ? Comment vous avez organisé votre travail ?

Joy Sorman : En fait, comme pour le précédent, j'ai fait un an de prise de notes et un an d'immersion et pendant cette année-là, en fait, je n'écris pas. Parce que justement, pour moi, il faut un an de cette expérience pour mûrir le projet. Donc, je ne veux pas commencer à écrire tant que je ne suis pas allée au bout de cette expérience-là et que je ne suis pas allée au bout de l'épreuve au sens d'éprouver. Donc, pour les deux livres, c'est vraiment un an d'immersion où je ne fais que prendre des notes, lire, me documenter, etc. Et puis après, il y a eu un an d'écriture. Pour *À la folie*, comme pour *Le témoin*, il y a eu après un an uniquement d'écriture.

NDD : Ok, d'accord. D'où ce que vous disiez tout à l'heure sur la patience, quoi. Deux ans, ça peut sembler ahurissant pour quelqu'un qui n'écrit pas ou qui a l'habitude où il faut être productif, entre guillemets.

Joy Sorman : Oui, oui, oui. Après, il y a des auteurs qui passent dix ans sur un livre, qui sont encore plus patients que moi. Mais oui, c'est sûr que l'écriture, on sort du régime de la productivité telle qu'il organise notre société. C'est aussi ça qui est intéressant dans l'écriture, c'est d'être un peu à rebours de la marche du monde contemporain.

NDD : J'allais dire que moi, quand j'ai lu votre livre, je l'ai trouvé dur, mais ce n'est pas le bon terme. En fait, plus je le lisais, plus je me disais, bon, ben, on est foutus, quoi. La justice est malade. La justice, police, c'est une catastrophe. Il y avait un mélange de colère, un peu de résignation. Et en même temps, j'insiste vraiment là-dessus, ce n'est pas un livre dont on ressort déprimé, il y en a un, mais je trouve aussi plein d'espoir, on va y venir tout à l'heure, notamment quand vous parlez des psys, mais je spoil un petit peu. Donc ouais, j'ai ressenti ça à l'écriture, est-ce que ça vous choque si je dis ça ? Qu'il y a une contradiction ?

Joy Sorman : Non, non, non, ça me semble tout à fait en accord avec le livre.

NDD : Parfait. Le constat, alors, le constat que fait le livre, c'est ça, c'est, comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est qu'on est jugé avant même d'entrer dans la salle du tribunal : selon le vocabulaire, comment on est habillé, comment on s'exprime. La dégaine. On est jugé et on est jugé à 99% coupable parce qu'on est déjà devant les juges. J'allais dire, on n'a pas la même classe, quoi, et classe dans les deux sens, et en termes d'habits, mais aussi en termes de classe sociale. C'est ça qui est jugé plus qu'autre chose. Est-ce que cela vous dérange si on fait l'amalgame entre le personnage et vous ?

Joy Sorman : Ah non, pas du tout. D'ailleurs, la plupart des gens ne sont pas dupes et me disent que Bart, c'est moi, que Bart, c'est une projection de moi, que Bart est une espèce de personnage, fiction derrière lequel je me cache. C'est vrai que la plupart des lecteurs me disent Bart, c'est toi, la première interview que j'ai fait le jour de la sortie du livre, c'était la première fois que je parlais du livre, j'étais à l'émission du Midi sur France Culture et c'est quasiment la première question que m'a posée la journaliste, elle m'a dit mais pourquoi vous vous cachez derrière Bart ? Alors on sait très

bien que c'est vous, on sait très bien que vous pensez la même chose que lui, que vous ressentez la même chose que lui et c'est vrai que Bart porte ma parole mais d'une manière, comme je disais tout à l'heure, plus radicale, plus poussée, voilà, avec plus d'absolu que moi. Mais c'est vrai que... Je n'écrirai pas des personnages avec lesquels je ne serai pas d'accord. Voilà. Ce qui est ma façon de faire. Mais après, je suis aussi admirative, par exemple, des écrivains qui créent des personnages de salauds ou qui sont à l'opposé d'eux, de leur façon de voir le

monde. Je trouve ça complètement passionnant, mais je crois que moi, je n'y arriverai pas parce que j'ai vraiment besoin du sentiment d'empathie avec mon personnage pour écrire. Mais ça, ce n'est pas un jugement de valeur. C'est ma manière de faire et puis c'est ma technique et c'est... Et puis chaque auteur a ses limites et moi ma limite c'est que je ne peux pas avoir un autre sentiment que la bienveillance, l'empathie et la connivence avec mon personnage, voilà.



NDD : Tout à l'heure, je parlais des psys, je vais y revenir, là. Donc, je disais que pour moi, de ce que j'ai compris du livre et de ce qu'il en ressort, on comprend que le système est un peu pourri. Et vous, vous parlez des experts dans le livre, je vais lire un autre extrait, où Bart comprend l'important des experts psychiatrique dans les procès. Il dit « A l'écoute de de rapport accablant, [...]ces psychiatres, qui ne sont pas censés juger mais éclairer, font précisément l'inverse, préparant le terrain à la punition » Donc, moi, c'est le truc des psychiatres qui me sidère. Et c'est ce que vous semblez dire dans ce passage, quoi, que... les psychiatriques ne font pas le travail pour lequel ils sont là et que le... et je ne comprends pas comment un tribunal qui est censé être dirigé par des personnes censées, j'ai envie de dire, accorde une importance aussi capitale à quelqu'un qui a vu le prévenu une heure, parfois même beaucoup moins, et qui pense en raccourci, quoi, et qui génère un portrait qui n'est jamais, à mon sens, jamais le bon. Et je trouve ça... Je trouve ça fou. Je n'arrive vraiment pas à comprendre. Est-ce que vous, vous avez une piste ?

Joy Sorman : Non, mais je partage votre sidération. Alors là, pour le coup, je suis vraiment comme le lecteur. J'ai été sidérée d'assister à ça. Je m'y attendais pas du tout et je peux vous dire que beaucoup de psys avec qui j'ai parlé, après, de ces expertises qui sont des psys que j'ai rencontrés justement quand j'avais fait le livre d'avant considèrent que c'est un scandale et une manière de dévoyer l'approche. Et ils disent aussi qu'après, ça pourrait aussi se faire dans de bonnes conditions. Évidemment, c'est ce que vous venez de dire, quand on passe vingt minutes avec un témoin et qu'après, on décide qu'il est trop sensible à la frustration, qu'il refuse l'autorité alors qu'on lui a parlé vingt minutes, bon, ça n'a aucun sens. Peut-être que si c'était fait dans de meilleures conditions, ça pourrait être justifié. Mais si vous voulez, j'ai... D'abord, je partage votre sidération et finalement, je ne l'ai pas dépassée. Je suis comme les lecteurs de ce point de vue-là. J'ai assisté à ça et je n'en revenais pas de voir surtout que

les psys étaient comme des espèces de juges encore plus sévères, quoi. Au lieu précisément d'être du côté de l'accusé, de modérer les propos, d'expliquer la complexité des vies, ils étaient plutôt là pour accabler. Donc ça, c'était insensé comme spectacle. Après, à un moment, je crois que je le dis très vite dans le livre, une des pistes, ça peut être aussi que... Donc, juger, c'est quand même une position, alors moi, que je ne l'envie pas du tout, je détesterais être à cet endroit-là, de juger un homme, je trouve ça, parce que je... Chacun son tempérament, mais pour moi, il n'y a rien de plus violent et surtout de plus infaisable et compliqué, quoi. C'est-à-dire que c'est juste qu'il y a quelques minutes, en comparution immédiate, doivent décider de la vie de quelqu'un, doivent juger quelqu'un, en ne connaissant rien de son existence, ça me semble être une tâche tellement difficile que l'expert, c'est aussi celui sur lequel on s'appuie pour ne pas prendre, tout seul, la responsabilité du jugement. Que je l'écoute, c'est un scientifique, il a raison, il est du côté de la vérité et que ça permet aussi, peut-être par rapport à sa propre conscience, bon, là, je projette, c'est une hypothèse psychologique, je n'ai pas discuté avec des juges de ça, mais je me dis, si j'étais à leur place, je ne pourrais pas assumer seule. Donc l'expert, avec beaucoup de guillemets, me permet de partager le poids moral de juger. Voilà, c'est une hypothèse que j'aimais en tout cas.

NDD : Ok, je vois ce que vous voulez dire. Je réfléchis en même temps même si, moi, j'y vois aussi un truc d'ego et de l'époque, quoi. C'est moi le héros, c'est moi qui vais faire le show, c'est moi qui vais faire pencher la balance. Regardez-moi, ouais, super, c'est génial, quoi.

Joy Sorman : Non, mais je pense que vous avez raison aussi. Je pense que vous avez raison aussi que c'est aussi une... Enfin, de toute façon, il doit y avoir plusieurs raisons, mais je pense que la vôtre, tout à fait, vous avez... C'est, comme vous dites, c'est l'air du... De l'individualité triomphante, voilà. Du moi-je, donc oui, et puis là vous avez

raison, c'est que je sentais en effet une jubilation aussi, à parler en public, en effet à étaler sa science, à être au centre des regards. Donc, en ce sens-là, oui, votre hypothèse, elle est évidemment opérante aussi, c'est sûr.

NDD : C'est un spectacle quoi, comme le spectacle auquel s'adonnent les procureurs que vous racontez dans le livre. Bart a noté que les prises de parole des procureurs, avec la dimension candide et arrogante quasi de leur statut, c'est bien souvent à l'outrance, à la généralisation. On le voit aussi dans, tiens, ça me fait penser à Anatomie d'une chute. Lorsque le procureur dans le film fait de gros effets de manche et joue la grandiloquence à outrance. J'ai vu ça, je me suis dit, ok le surjeu d'acteur. Et en fait non. Ce n'est pas qu'il joue mal, c'est qu'il est exactement dans le rôle, c'est ahurissant, quoi.

Joy Sorman : Ouais, c'est marrant ce que vous dites, parce que j'ai beaucoup d'amis qui, après avoir vu le film, bon, la plupart des gens, évidemment, ont adoré le film, mais me disaient quand même, le procureur, il est caricatural. Et je leur disais, allez passer une journée dans un tribunal, vous allez voir qu'il n'est pas du tout caricatural. Et moi, je le trouvais justement très juste parce que dans cette outrance, mais qui fait partie du jeu, la justice est un théâtre et donc on est avec son costume, sa grande robe noire et on fait partie. Donc, de toute façon, cette outrance, elle fait partie du dispositif.

NDD : Alors, on est jugé donc sur l'apparence, sur la parole, ce qu'on envoie, quoi. Mais c'est aussi ultra-politique, la justice. Vous écrivez que Bart est justement témoin de ceci, que l'on peut être puni non seulement par l'apparence, mais parce qu'on fait partie d'une catégorie politique à réprimer. Et Justice/Police, main dans la main pour taper sur les précaires et les non-blancs en général. Et là, ça me fait penser au livre de Gwenola Ricordeau, 1312 raisons d'abolir la police, on y est, quoi. Tout ça pour dire qu'on fait baisser les chiffres, quoi. Comment avoir confiance, du coup, en tout ce système ? Pour moi, il n'y a pas de solution. Est-ce que vous,

vous êtes sorti du livre avec un pessimisme ou un optimisme quand même ?

Joy Sorman : Non, je suis quand même sortie très pessimiste et assez déprimée. Alors, pas pour moi, parce qu'évidemment, moi, je suis une femme bourgeoise blanche des beaux quartiers, enfin des beaux quartiers parisiens, je n'habite pas dans le 16ème arrondissement, mais je suis dans une position extrêmement privilégiée. Donc moi, je n'ai pas affaire à la police, je n'ai pas affaire à la justice, je ne suis pas menacée. Et c'est ça aussi qui est extrêmement violent, c'est de se rendre compte à quel point la frontière, on la connaît, mais c'est vrai que quand on assiste au spectacle de la justice, cette frontière, ça devient vraiment, mais un mur en béton hérissé de barbelés, enfin, il y a quelque chose, on se sent vraiment encore plus, plus, entre les classes sociales, qui sont des frontières extrêmement hostiles et infranchissables. Et c'est vrai que moi, je sors de là sans, avec pas beaucoup d'espoir, pas beaucoup de solutions. Je constate en effet que la justice est un instrument de contrôle social, comme vous le disiez, des classes les plus précaires, des classes issues de l'immigration, des classes jeunes aussi. Et voilà, et que c'est une institution politique qui sert cette violence sociale. De voir à quel point la justice est un organe politique de contrôle social des précaires, des jeunes. Oui, on pourrait avoir la naïveté de croire que la justice, justement, va venir compenser un peu les injustices de naissance, les injustices économiques, sociales, d'origine, etc. Or, au lieu de réparer, elle ne fait qu'accentuer. Et c'est ça le constat en fait très déprimant. Je le dis dans le livre, il y a la justice avec un grand J, qui est l'institution judiciaire, et puis il y a la justice avec un petit j qui est le sentiment de justice. Et c'est pas du tout la même chose. Et devant la justice, en tant qu'institution, on ressent le plus souvent un sentiment d'injustice. Et c'est vrai que c'est en ce sens-là que la confiance dans l'institution judiciaire, elle est très, très entamée et que c'est pour ça qu'il faut faire confiance plutôt aux individus, aux corps intermédiaires, aux collectifs.

Mais comment faire ? Comment faire aujourd'hui confiance aux institutions ? Enfin, on voit que ce n'est pas seulement la justice, toutes les institutions sont en crise. L'État lui-même, comment lui faire confiance ? Donc, on sort avec ce constat qui n'est pas très joyeux, en effet, mais qui est aussi une manière de dire, bon, ben, n'attendons plus rien, de ces institutions et faisons confiance, voilà, aux forces individuelles, à l'intelligence populaire, voilà, au militantisme ici ou là, enfin, il y a des manières quand même de s'organiser pour justement rétablir la justice là où l'État ne le fait pas.

NDD : Il nous reste peu de temps, alors je vais passer sur pas mal de choses, je vais en parler rapidement. Mais bon, en gros, mépris de classe à tous les étages. Et même, on se rend compte que même, alors ce n'est pas le sujet principal du livre, mais on s'aperçoit que les avocats commis d'office ou les avocats des prévenus, ils sont... ils ont beau avoir le titre d'avocat, quasiment ils ne comptent pas quoi. C'est assez problématique, on s'en fout de ce qu'ils disent et de leur justification. De toute façon, tout le monde est déjà jugé avant même d'entrer. Tout le monde pense en raccourci, en préjugé, pour ceux qui ont le livre, allez voir la page 106 pour illustrer ce propos-là. En gros, on passe notre vie à donner des gages pour une queue de cerise. Et en plus, il faut dire merci et baisser la tête. Est-ce que les juges sont coupables de cet état, de l'état de la justice, ou est-ce qu'ils sont complices ? Parce que vous dites à un moment donné, oh, les pauvres juges, et moi, j'ai du mal, vraiment, à compatir.

Joy Sorman : Alors, c'est une question que j'ai un peu retournée dans tous les sens, parce que moi, j'ai d'abord senti évidemment une colère contre ces juges dans la manière dont ils s'adressaient aux prévenus, dans leur ironie, de classe, justement, dans leur mépris de classe, dans leur façon d'utiliser une langue incompréhensible pour les prévenus, de leur entre-soi, etc., leur condescendance, enfin, voilà, j'ai d'abord ressenti cette colère. Après, je me dis aussi, moi je voulais, je ne veux pas non plus

attaquer les juges individuellement, en plus je n'en ai rencontré aucun, j'ai parlé avec aucun d'entre eux... Donc, je ne veux pas non plus les accabler. Je pense qu'ils incarnent un système qui... C'est-à-dire que c'est juste que je voyais sur les... Je me disais, mais si ça se trouve, si je dîne avec lui ce soir, je vais le trouver très sympa, on va faire des blagues, on va être d'accord. Dès qu'il met sa robe, il devient un agent de l'institution. Et là, il est une autre personne au service de l'institution. Donc je pense qu'il faut arriver à penser ça. Alors, vous me direz, c'est lui qui a choisi d'être juge, d'être à cette place. Moi, je trouve ça en effet assez trouble de vouloir être à la place de celui qui a du pouvoir sur les autres et qui juge de la vie des autres. C'est des complexions particulières. Mais voilà, je pense qu'ils sont aussi des agents de l'institution et ils peuvent être victimes de l'institution parce qu'ils travaillent dans des conditions déplorables, ils sont éreintés, ils reçoivent des ordres politiques contradictoires, ils n'ont pas le temps de traiter les dossiers... La maltraitance entraîne de la maltraitance, je veux dire. Je pense que les juges sont aussi maltraités par leur hiérarchie, par le pouvoir politique. Ils sont dans des conditions de travail qui les poussent à bout et évidemment



que c'est comme à l'hôpital ou dans les maisons de

retraite. Alors, je ne dis pas que ça les excuse, mais on voit très bien comment la maltraitance entraîne la maltraitance et comment les conditions de travail déplorables entraînent cette maltraitance. Donc, il ne s'agit pas de les dédouaner, il s'agit d'arriver à tout faire tenir ensemble. Le fait qu'ils soient à la fois des complices et des agents d'institutions mais qu'ils en soient aussi des victimes et qu'ils soient des individus peut-être tout à fait charitables par ailleurs, mais quand ils sont sur l'estrade vêtus du vêtement du pouvoir, qui est cette robe noire de magistrat, ils deviennent d'autres personnes, d'une certaine façon. Donc voilà, c'est... mais c'est vrai que ça m'a taradée, ça m'a taradée cette affaire et j'ai du mal à trancher.

NDD : Ok. Super, j'ai une dernière question, mais plus sur votre style, et puis on arrête. Donc j'ai lu comme j'ai dit tout à l'heure, Boys Boys Boys, À la folie et Le témoin. Alors Boys Boys Boys, moi ça m'a vraiment marqué. Mais c'est un truc générationnel parce que moi, bah, je suis une génération où on disait aux hommes : t'es un homme, point, t'es une femme, etc. Boys Boys Boys ça raconte un peu... J'allais dire l'émancipation d'une femme, non, mais c'est le choix, quoi, que fait la narratrice. Donc, il est super, ce livre. C'est comme, quand on le lit, on est comme au-dessus d'une vie qui se passe et puis on voit des petits, des petits passages et puis tout d'un coup, on comprend, on comprend tout. Et moi, j'ai trouvé qu'il y a un lien, un point commun, c'est, c'est la révolte dans les trois livres. Alors, je n'ai pas lu vos autres livres, je suis désolé, je vais peut-être dire une bêtise, mais j'ai l'impression que c'est un peu votre sujet, est-ce que vous êtes d'accord ou je délire totalement ?

Joy Sorman : Non, non, vous ne délirez pas totalement, c'est vrai. Alors, ce qui est marrant, c'est que dans toute ma bibliographie, vous avez pris les trois livres qui sont les livres les plus révoltés, les plus colériques et les plus politiques. Mais après, c'est complètement une partie de mon travail, c'est-à-dire que j'aime l'idée de pouvoir exprimer par la

littérature, en effet, ce sentiment d'injustice dont on parle, ce sentiment de révolte dont on parle, mais de le faire par la fiction et pas de le faire justement par le biais d'un essai ou de propos idéologiques, de l'incarner dans des fictions, c'est-à-dire dans des corps, dans des vies, dans des personnages, mais c'est vrai que c'est un, c'est un, c'est un aspect de mon travail. Alors après, Boys Boys Boys, c'est un livre un petit peu à part pour moi parce que donc je l'ai écrit il y a vingt ans, c'est mon premier livre. C'est un livre avec lequel j'ai plus de mal à aimer aujourd'hui parce qu'il y a beaucoup de choses qui ont changé dans le féminisme depuis, dans la lutte des femmes. Je trouve qu'il a un côté un petit peu immature, mais ça, ce sont les premiers romans, c'est normal, ils sont un peu plus fougueux, un peu plus à l'emporte-pièce, donc je pense que je le réécrirai différemment aujourd'hui. Mais je me dis, il témoigne, ce qui est intéressant quand on regarde son premier livre, vingt ans plus tard, c'est qu'il témoigne d'une humeur. Et en effet, cette humeur, elle est assez énervée d'une certaine façon. Et ça, j'essaye de le garder, quoi, de le garder aussi en vieillissant, tout simplement, parce que la colère, elle peut s'émousser avec l'âge ou pas, d'ailleurs, mais bon. Donc, c'est un livre qui me paraît très loin et écrit un peu par moi jeune, quoi, et moi avec une colère que je trouve saine mais parfois un peu naïve et qui manque de subtilité et ce qui m'intéresse c'est de garder cette colère mais de la rendre un peu plus subtile de livre en livre et puis avec... C'est sûr que je l'ai écrit, je n'avais pas encore trente ans, aujourd'hui j'en ai cinquante j'ai changé, quoi. Mais ça me fait plaisir que vous me disiez qu'il y a quelque chose de commun parce que je me dis bon ben j'ai changé mais je suis quand même toujours la même personne et puis il y a une cohérence dans mon travail donc ça me fait plaisir mais ça je crois que ça peut venir que d'un lecteur justement qui arrive à voir des liens entre un livre que j'ai écrit il y a vingt ans et un livre que j'ai écrit aujourd'hui parce que moi j'ai du mal à voir les liens et donc c'est super que les lecteurs le fassent pour moi, quoi, ça me fait plaisir, ça me rassure. ●

Écouter l'interview en scannant le
QR Code ci-contre
ou consulter notre site internet :
<https://lanuitdudimanche.fr/joy-sorman-le-temoin/>



Le livre :
<https://editions.flammarion.com/le-temoin/9782080419033>



“
« PRÉCÉDEMMENT ! »
REÇOIT DES AUTRICES,
DES AUTEURS,
SOCIOLOGUES, ARTISTES
POUR PARLER LIBREMENT
ET SANS LIMITATION DE
TEMPS DE LEURS ŒUVRES.

A graphic featuring a red microphone icon with the word 'PRÉCÉDEMMENT' written in blue, slanted letters across it.

DISPONIBLE SUR TOUTES LES
PLATEFORMES DE STREAMING AUDIO

Three circular icons: Spotify (green), Deezer (black with a colorful bar chart), and a purple podcast icon.

Spotify DEEZER

www.lanuitdudimanche.fr

@AUTREDESIR



25 PRÉCÉDEMMENT!
LA NUIT DU DIMANCHE

AUTREDÉSIR

L'art de la joie

Les QR codes de l'articles renvoient
vers les oeuvres d'AutreDésir

www.autresdesirs.fr

<https://www.instagram.com/autredesir/>

NDD : Bonsoir, bonsoir. Aujourd'hui dans Précédemment, je reçois Sacha, alias AutreDésir sur Instagram. Bonsoir Sacha.

AutreDésir : Bonsoir.

NDD : Moi, je vous suis sur Instagram depuis quelques temps. Je suis devenu fan à cause d'une photo. J'en parlerais un peu plus loin dans l'interview. Et du coup, je vous ai suivi, puis j'ai vu que vous aviez publié un livre qui s'appelle Un bout du voyage. Votre alias sur Instagram, c'est Autredésir. Vous faites pas mal de choses. Il y a de la photo, il y a des textes, il y a des mots. Et du coup, au début, je me suis dit, quand j'ai préparé l'interview, est-ce que je vous appelle Sacha ou est-ce que je vous appelle Autredésir ? Est-ce qu'il y a une différence entre les deux ?

AutreDésir : Ben, on va dire que oui, parce que Sacha, c'est mon prénom en tant que personne, on va dire individu, et AutreDésir, c'est vraiment mon pseudo d'artiste. Donc voilà, c'est libre à vous. Ça ne me dérange pas que vous m'appeliez Sacha, mais voilà, mon nom d'artiste, c'est AutreDésir du coup.

NDD : Est-ce que vous vous définissez comme un photographe, comme un écrivain, ou comme un artiste ?

AutreDésir : Bah c'est toujours hyper difficile justement de dire aux gens ce que je fais parce

qu'effectivement je fais beaucoup de choses et donc le mot artiste ça engloberait du coup effectivement la pluralité des choses que je fais parce que voilà, j'écris, je fais de la photographie, je fais des performances aussi parfois sur scène. Bon, j'ai composé un peu de musique dans ma vie, c'est pas mon activité principale mais voilà, on va dire que j'aime toucher à beaucoup de choses, en fait. J'aime m'exprimer à travers beaucoup de médiums. Et du coup, bon, bah voilà, après, les gens mettent ce qu'ils veulent dans le terme artiste qui est englobant, qui peut parfois être présomptueux pour certaines personnes, mais bon, je pense qu'à ce stade de ma vie, je peux quand même peut-être un peu dire que je suis artiste.

NDD : On va faire un panorama un peu. Enfin, dans cette interview, je voulais faire un petit panorama de ce que vous faites.

AutreDésir : Ouais.

NDD : Parce qu'au moins, il y a des trucs qui me... J'allais dire qui me bouleversent. Mais qui me touchent, quoi. Et oui, vous pouvez le revendiquer, mais sans souci, quoi. Sans aucun souci. Qu'est-ce qui déclenche, vous, le fait de voir faire la photo ou un texte ?

AutreDésir : Je dirais que ça dépend des projets. Il y a des projets que je pense vachement

en amont. J'ai une idée comme ça qui surgit. Donc je me dis, ah ouais, j'aimerais bien faire ça, j'aimerais bien parler de ça. Et parfois, il y a le truc très viscéral, un peu de besoin de venir jeter de manière très cathartique, un ressenti, des émotions. Et de toute façon, la création, je pense que c'est toujours un aller-retour un peu entre ces deux choses parce qu'il y a la pulsion de création, on va dire, voilà, l'effervescence, l'inspiration, le besoin de coucher sur le papier, de prendre des images. Mais après, il y a aussi toute la réflexion derrière à t'être reposé, on va dire, un peu avec du recul sur la création qu'on a, on va dire, un peu balancé pour ensuite aussi la présenter aux gens, en fait, que ce soit un projet artistique qui tienne la route et qu'elle soit recevable aussi par le public, qu'elle puisse être entendable. Enfin, pas entendable, mais on va dire, voilà, la réflexion de la diffusion, forcément, qui va dépendre aussi après si c'est de la photo, si c'est une performance. Enfin, je pense que voilà, selon les médiums, il n'y a pas du tout la même réflexion. Par exemple, l'écriture, pour moi, c'est un peu comme un jet qui va sortir à des moments où j'ai besoin de parler, de coucher sur le papier mes pensées. Et après, par exemple, pour le livre dont on va parler, après, il y a toute une réflexion sur comment j'agence ses textes. Est-ce que je viens les remodifier avec le recul que j'ai, du coup, à froid ? Comment ça prend une plus grosse ampleur, comment on passe d'une idée, d'une impulsion à un projet plus concret et une œuvre artistique, entre guillemets, quoi.

NDD : Là, je vous avais dit deux mots qui

font écho. Je vais y revenir, notamment dans ma conclusion, le mot viscéral Donc il y a ça dans votre art, c'est-à-dire qu'on est vraiment sur une sorte d'instinct. Ça se transparait dans les photos. Moi, je trouve que vos photos, elles sont plus que des autoportraits ou des photos d'artistes. Ce sont vraiment des photos d'atmosphère. Vous avez dit un autre mot, vous avez parlé de projet. Alors du coup, est-ce que ça veut dire que vous entendez votre art et votre pratique sous la forme de projet, c'est-à-dire

que vous avez d'abord une idée ou est-ce que le choix, il est un peu plus, un peu moins facile que ce que je viens de dire ?

AutreDésir : Non, je pense qu'en fait, comme je disais tout à l'heure, ça va vraiment dépendre. C'est vrai qu'on... C'est toujours difficile de définir parce que, voilà, il y a des gens qui parlent de projet, il y a des gens qui parlent d'œuvre. C'est toujours difficile, je trouve, de délimiter

un petit peu, voilà, où s'arrête un projet, où est-ce qu'il commence une œuvre, où est-ce qu'elle commence aussi ? Mais je pense que ça va vraiment dépendre des... Moi, je pense que j'ai quand même une façon de fonctionner qui est un petit peu au goutte à goutte, enfin, si je puis dire. J'ai l'impression de fonctionner vachement sur l'accumulation de choses. Par exemple, mes autoportraits, au départ, je ne me suis pas dit je vais réaliser une série de soixante-six autoportraits sur le genre. Je me suis pas du tout dit ça. En fait, je fonctionne beaucoup par tâtonnement et par expérimentation. Et ensuite, après, je prends du recul pour me dire, OK, là, j'ai tout ça de matière. Qu'est-ce que je fais avec,

en fait ? Et l'œuvre, elle émerge un peu aussi d'elle-même par l'accumulation. Et je pense qu'il y a un peu la même chose dans mon livre, c'est que j'ai accumulé plein de textes et ensuite, qu'est-ce que mis bout à bout tous ces textes ensemble vont créer quelque chose de beaucoup plus riche. Et dans la photo, c'est un peu pareil. J'ai l'impression que je fonctionne un peu pareil. Ce n'est pas forcément quelque chose de volontaire de ma part. Mais du coup, je constate ça sur mon travail, sur les plusieurs années, du coup, depuis que je crée, et j'ai remarqué ça, en fait, c'est qu'on ne peut pas juste aller piocher juste une image ou un texte pour forcément être représentatif, ce n'est pas représentatif de ce que je fais, c'est par l'ensemble en fait, c'est par la sérialité aussi.

NDD : Ok, je n'avais pas vu ça comme ça.

AutreDésir : Vous l'avez vu comment ?

NDD : En fait, je n'avais pas vu le recul. Moi je voyais ça comme un truc d'instinctif. Et je n'avais pas vu le, le, le travail de recul qu'il y a sur le choix des photos pour faire une œuvre. On va parler du coup d'Un bout du voyage. Moi, je trouve qu'il y a un paradoxe dans le livre, dans votre œuvre. Il n'y a pas de... Il y a le titre sur la première page, il n'y a pas vous. Ni votre prénom, ni votre pseudo d'artiste. Il faut aller soit dans la troisième ou quatrième page, il me semble, ou carrément à la dernière page. Vous faites des autoportraits, donc on vous voit, c'est normal, il y a des autoportraits. Et je trouve paradoxal parce que toute votre œuvre, moi, je la vois comme une revendication. Je suis qui je suis. Et de temps en temps, j'ai l'impression que vous cherchez à vous effacer.

AutreDésir : Là, en fait, je viens de me rendre compte, je n'y ai pas pensé en fait, tout simplement parce que je pense que j'ai, comme je suis sur l'image, et du coup, je pense que j'ai pas, je n'y ai même pas pensé !

NDD : D'accord, c'est inconscient.

AutreDésir : C'est ouais, là, c'est pour le coup, c'est vraiment inconscient, ouais.

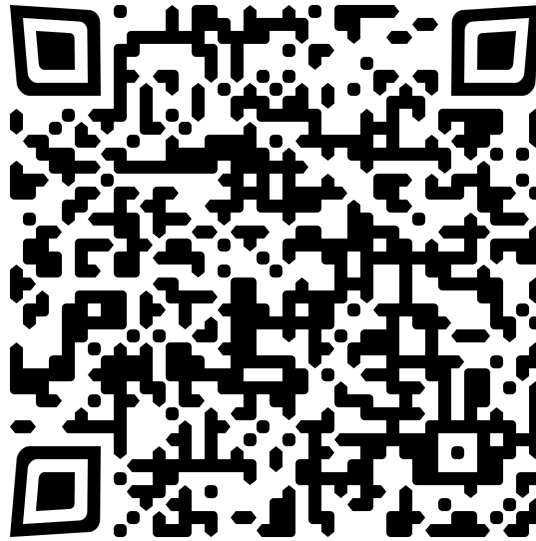
NDD : Oui, je vais citer les premiers mots de votre... vous dites un zine ?

AutreDésir : Oui, parce que c'est vrai que... En fait, il est un peu à cheval, ça, c'est que c'est entre le recueil de texte et le fanzine. Le fanzine, on emploie ça pour tout ce qui est diffusé un peu de manière, on va dire, par les circuits non officiels, justement, quand on n'est pas publié, quand c'est l'autopublication. C'est la culture de produire des petits magazines, des petits écrits, des collages, enfin, ça devient du punk. Donc, c'est autoproduit, c'est fait avec une imprimante, voilà, c'est souvent cheap, entre guillemets, il y a peu de moyens qui sont mis en œuvre. Après, voilà, il y a toute une culture, parce que moi, je viens du design graphique, en fait, de base. Donc j'ai un attrait pour tout ce qui est graphisme, papier, édition...

NDD : Je vais déjà citer les premiers mots. Vous dites, vous commencez « Journal, documentation, des pensées en vrac. Des doutes, de l'euphorie, des désirs, de la colère, de la vie, etc. » Bon, là, il y a un mot qui m'a popé tout de suite quand j'ai lu, c'est la colère. Et quand j'ai commencé à lire, je me suis dit, ah oui, il y a de la colère. Comme j'ai dit tout à l'heure, il y a une écriture quand même assez coup de poing. Et en fait, quand je suis arrivé au bout du livre et que j'ai déroulé certains passages, je me suis dit qu'il n'y avait pas de colère dedans. Il y avait la violence, mais pas la vôtre, celle des autres. Celle des institutions, du regard de l'ordre, du milieu professionnel envers vous, cette violence-là qui est... On ne peut rien faire contre, pour le moment, hélas, à part la dénoncer, c'est ça. Mais j'ai vu aussi qu'il y avait une vraie joie. Je vais citer deux phrases. » Refaire la sale gueule du monde en

transcendant nos existences avec une rage et une joie incandescente ». Donc ça, c'est la fin d'un paragraphe. « Mais il est certain que j'avais quitté mon statut de petite meuf et que j'y prenais mon pied. » Et je trouve que ces deux phrases, elles m'ont éclairé, moi, sur la joie qu'il y a dans le texte. C'est-à-dire sur la... Le plaisir qu'il y a... j'allais dire à être, tout simplement.

AutreDésir : Je suis très content que vous me dites ça parce que c'est vraiment mon intention première en fait. Je pense que, parce qu'en plus, voilà, ça parle de, donc, ce recueil de textes parle de transidentité, parce que c'est vrai qu'on ne l'a pas du tout abordé depuis qu'on a commencé à parler, mais ce recueil de textes-là parle de transidentité et, en fait, ce sujet-là est malheureusement trop souvent présenté de manière négative, voilà, on a beaucoup de discours autour de la souffrance, etc., et c'est une vérité, mais en fait, la souffrance... Elle ne vient pas de l'individu, elle vient, comme vous le disiez tout à l'heure, de la société et du monde extérieur qui nous assigne, qui nous restreint, qui nous empêche d'exister, qui nous empêche d'être, et justement, moi. Je veux, enfin, je, c'est un peu ce que j'essaye... c'est une volonté de ma part, je pense que c'est quelque chose de très intuitif aussi, et je suis très content, c'est pour ça que vous me dites ça, c'est que, ça transparait du coup dans ce que j'écris, dans ce que je fais et c'est très important pour moi et c'est ça que je veux transmettre en fait, c'est cette joie à être, et voilà, je parle d'euphorie dans les premiers mots. C'est vraiment essayer de parler de ça.



C'est que je parle de la violence du monde extérieur, mais je parle aussi de la joie que c'est d'être, comme vous disiez tout à l'heure, et je pense que c'est très, très pertinent, ouais.

NDD : Quand on lit entre les lignes et qu'on est juste pris par les mots, on ne voit que ça, quoi, que la joie qui transparait dans vos lignes. Là, il y a un autre point, juste avant le passage que j'ai cité, vous dites, « c'est ridiculement circonscrit dans notre tête et que les frontières mentales sont en train de tomber, qu'on ne quittera pas une case pour une autre et que tout ce qu'on attribue à ces rôles binaires peut être joué, utilisé en alternance, en même temps, que nous sommes multiples, versatiles, complexes, qu'on va tout niquer. » Si ça, c'est pas de la joie, franchement, c'est quoi ?

AutreDésir : Bah, je suis très content que vous le dites parce que je pense qu'il y a trop de gens, en fait, qui ne lisent pas entre les lignes, en tout cas, qui, enfin... Qui ne voient pas cette joie ou qui n'imaginent pas cette joie, en fait, qui veulent justement nous réassigner à la souffrance, à la violence. Et je pense que voilà, ce qu'on peut faire de mieux, c'est d'être, avec joie.

NDD : Je cite encore une phrase que vous écrivez. « Au final, chacun voit en moins ce qu'il arrange. » Ça, je trouve que c'est fort parce que ça s'applique à tout le monde, c'est universel.

AutreDésir : Bien sûr, on est toujours quelqu'un d'autre dans les yeux d'un autre. Oui, c'est vrai qu'on n'a pas de contrôle, effectivement, sur ce

qu'on renvoie aux gens.

NDD : Moi, je trouve que c'est ça qui me... qui touche, je pense, qui peut toucher dans votre texte. Et je sais pas si vous en avez conscience, c'est l'universalité. Moi, j'appelle ça de la lutte. On est dans une lutte de soi. Qui je suis ? Pourquoi je suis comme ça ? Pourquoi je fais ceci ? Pourquoi je fais ça ? Et c'est ce que vous racontez-vous de cette lutte. Vous avez conscience que c'est universel ?

AutreDésir : Bah, je pense que autant pour mon travail photographique, j'ai commencé à comprendre l'universalité en dépit du fait, parce que quand on est LGBT, quand on fait partie de la communauté LGBT, qu'on fait de l'art, on est souvent assigné au fait de faire des choses autour du genre, autour du fait d'être LGBT. Et aussi, parce que ça fait partie de notre identité, mais on n'est pas que ça. Moi j'ai cette peur, souvent en tant qu'artiste, de n'être, voilà, que relégué au fait d'être LGBT, trans ou quelque chose comme ça. Et que vous me parliez d'universalité alors que je parle en plus d'un sujet qui est hyper intime, qui parle de transition de genre, donc quelque chose qui touche, voilà, un pourcentage de la population qui est assez réduit, ça me fait extrêmement plaisir, en fait, d'entendre ça parce que ça me rassure beaucoup. Et je pense que c'est ça aussi qui fait peur. C'est que ces questionnements-là, tout le monde les a, mais en fait, tout le monde ne veut pas les voir et ne veut pas se les poser. Et c'est vrai que du coup, les gens, même des personnes, voilà, qui ne seraient a priori pas si homophobes que ça ou pas si transphobes que ça, en fait, sur des petits détails, ça va quand même venir les... Les remuer, remuer des questions qu'elles ne veulent pas trop se poser.

NDD : Je vais citer un passage que j'ai adoré : « on fuit les milieux inamicaux, on sait mieux où on est à l'aise, avec qui on veut partager des moments de notre vie, avec qui on veut

construire des choses et comment ? On voit mieux les nuances, on sent du binaire, on devient riche, pauvre, précaire mais riche. Il nous reste tellement de choses à découvrir et à apprendre que ça en donnerait presque du vertige, des niveaux à débloquer, il en reste, et ça donne faim, on va en chier mais ça vaut le coup. » Il y a l'universalité, on a tous connu ça, on le connaîtra tous encore. On sent la colère, mais ce n'est pas la colère peut-être que moi j'ai imaginé en ouvrant le livre, c'est la joie, quoi. La vraie joie pure. Allez, on y va, quoi. On se retrousse les manches. Ouais, il y a tout dans ce passage.

AutreDésir : Mais ouais, je suis très content parce que je pense que c'est... Je pense qu'on a besoin aussi de célébrer la joie. Parce que trop souvent, on est obligé justement de voir tous les aspects négatifs, toute la violence aussi, parce que voilà, elle est présente. Mais moi je ne veux pas qu'on m'empêche de ressentir de la joie et je veux aussi que les gens se rendent compte que c'est possible d'en faire un peu une... philosophie de vie, quoi. C'est vraiment, en dépit de toute la violence, de toute la colère, de toutes les injustices, ils ne nous prendront pas notre joie, quoi. Et c'est hors de question.

NDD : C'est bien parce que, honnêtement, on ne l'entend pas souvent dans les médias mainstream.

AutreDésir : Oui, c'est pour ça. Enfin, moi, je trouve que c'est vraiment une parole qui manque. Et que j'espère, et du coup, qui me rassure, enfin, je suis très content du coup de ce que vous me dites parce que du coup, ça veut dire que j'ai réussi à peu près ce que je voulais faire.

NDD : On parlait tout à l'heure de la violence des autres, je disais que c'est une lutte qui n'en finit jamais, et même dans le milieu de l'art, vous, je vous cite : « il faut être patient, il faut

commencer petit, il ne faut pas vendre trop cher quand on débute, me dit une bourgeoise de la Croix-Rousse. Elle dit ça sans savoir depuis combien de temps je travaille. Elle veut un papier peint dans son nouvel appart avec mes photos de trans pour 200 euros. Elle me dit qu'il faut être avant-gardiste. » Waouh, la violence du truc !

AutreDésir : C'est pour ça que je l'ai mis cet extrait parce que c'est que ça, en fait. C'est tout le temps de la violence de classe, la violence institutionnelle, qu'on... Renvoie, mais en fait les gens ne comprennent pas souvent que, moi, je suis quelqu'un... voilà, c'est très cru, enfin je sais plus ce que vous avez employé comme terme pour décrire mon écriture, mais voilà, des coups de poing. Et dans la vraie vie, je suis aussi assez franc et je ne mange pas mes mots, mais je veux dire, il n'y a jamais d'insultes, il n'y a jamais, mais voilà, c'est tranché. Et j'ai l'impression que les gens pensent que quand on parle de façon tranchée, c'est violent. Mais en fait, la vraie violence, voilà, elle vient par exemple de personnes comme ça. C'est une vraie violence pour toutes les personnes qui sont en position de précarité, de minorité. La vraie violence, en fait, elle est du côté de la personne qui a les privilèges et qui a la... La position de domination, en fait. Et ça va vraiment dépendre, du coup, des situations. J'ai fait des études d'art appliqué, j'ai été assez vite un peu dans le milieu, et le commencement, c'est l'école. La première violence, c'est l'école. C'est l'école qui nous dit « ça, c'est légitime », « ça, ça ne l'est pas ». Elle commence hyper tôt, en fait, la violence, et on l'intègre aussi beaucoup en tant que jeune, très tôt, en fait, dans notre vie.

NDD : Mais il y a aussi une volonté d'étouffer là-dedans. C'est-à-dire que vous sortez des cases, il faut qu'on vous y remette. Donc le parler franc, ce n'est pas acceptable non plus.

AutreDésir : Et voilà, c'est vraiment le discours classique, quoi, qu'on va faire aux personnes minorisées, que ce soit les personnes racisées ou les personnes LGBT, enfin... Ou même les personnes prolétaires justement, voilà, on le voit aussi dans les médias, dès qu'un prolétaire s'exprime, on va venir le sermonner sur sa façon de s'exprimer et les choses qu'il dit, on se concentre sur la forme plutôt que sur le fond.

NDD : Une des premières photos que j'ai vu et adoré de vous, c'est celle-ci. Vous êtes accroupie sur une table visage, masqué, et tout autour de vous, il y a des inscriptions manuscrites, il y a écrit « devoir, dire, expliquer, mettre des mots, ça casse les couilles. » Je trouve la photo puissante et ce qu'elle raconte, c'est en lien avec le livre. C'est-à-dire qu'on pourrait croire que c'est de la colère. Encore une fois, c'est juste une manifestation d'une revendication. Et moi, j'y mets encore un peu de joie, quoi, là-dedans, derrière cette photo.

AutreDésir : Oui, il y a un petit peu de ça. C'est vrai que moi, cette image-là, je l'ai vraiment faite sur un temps très court. C'était vraiment quelque chose qui avait besoin de sortir. C'était de la frustration, de la colère. J'étais, d'une certaine façon aussi, à un moment où j'étais exténué, j'avais l'impression de toujours, voilà, devoir justifier, performer, Le monde extérieur qui vient tout le temps nous délimiter, nous demander de nous justifier. Et cette image, elle est sortie très vite.

NDD : Moi, ça m'évoque aussi le travail d'artiste, l'air de rien. C'est-à-dire que vous dites, il faut toujours expliquer. Et ouais, je pense que vous avez aussi choisi un métier, artiste, c'est expliquer. Pour moi, quand on n'arrive pas à exprimer un truc, on fait de l'art. Pour mieux le faire comprendre. C'est comme ça que je vois les choses. Et du coup, ça ouvre la porte à vos explications. Vous, une mauvaise interprétation, est-ce que ça vous fait peur ?

AutreDésir : Oui, forcément, mais en même temps, je pense qu'à partir du moment où on publie, entre guillemets, notre art, il ne nous appartient plus. C'est-à-dire que c'est les autres qui se l'approprient. Et du coup, c'est aussi justement ce qui est chouette dans l'art, c'est que les gens peuvent se réapproprier ce qu'on fait, ça peut leur parler, tout à l'heure vous parliez d'une universalité, on est là-dedans, quoi. C'est-à-dire que l'art, ça peut toucher de plein de façons. Et après, voilà, je pense qu'il y a des gens qui ne sont pas du tout touchés par ce que je fais. Et à qui ça ne parlera pas du tout parce que de toute façon, c'est universel et en même temps, ça ne l'est pas. C'est-à-dire qu'il y a des gens qui vont être directement rebutés par l'aspect coup de poing dont vous parlez parce que c'est trop violent ou... Que sais-je, mais parce que voilà, on ne vient pas tous et toutes du même endroit et forcément, chacun va recevoir ça de manière différente, mais du coup, moi, je trouve ça chouette.

NDD : Je voyais un côté instinctif dans votre travail photographique ou écriture. Et le paradoxe, c'est qu'il y a quand même un énorme travail derrière, il y a ce côté documentaire.

AutreDésir : Il y a des œuvres qui vont être beaucoup plus, entre guillemets, spectaculaires dans la technique, parfois. Ça va nous frapper, on va se dire, waouh, il y a vraiment des heures de travail parce que pour réussir à faire tous ces petits traits, tous ces petits points... On peut quantifier, en fait, le temps de travail est

visible, il est quantifiable visuellement presque, j'ai envie de dire. Alors que derrière des œuvres qui semblent plus instinctives, c'est vrai qu'on a tendance à oublier qu'il y a aussi tout le cheminement et toute l'errance de l'artiste avant d'en arriver où il en est.

NDD : On va terminer comme d'habitude, vous pouvez conseiller ce que vous voulez, un livre, une série, un film, plusieurs trucs, quelque chose qui vous a marqué, ça peut être récent ou pas du tout.

AutreDésir : Ça va être super dur de choisir que quelques œuvres. Mais du coup, peut-être ce que je peux faire, c'est essayer de, voilà, recommander aux personnes qui n'ont peut-être pas l'habitude de lire des écrits de personnes en marge, entre guillemets, enfin, de s'y intéresser peut-être, de recommander aux personnes d'aller chercher des récits justement en dehors des circuits officiels peut-être. Dans l'auto-édition, les fanzines, ce genre de choses...

NDD : Ok, merci, pour se procurer votre recueil, Un bout du voyage, il faut vous envoyer un message via votre compte Instagram, @autredesir.

AutreDésir : Et j'ai aussi un site internet : www.autredesir.fr . ●

LANCELOT DE LA CHAPELLE



NDD : Bonsoir, bonsoir, bienvenue dans Précédemment. On inaugure un nouveau format, entre guillemets, puisque c'est le premier sportif que nous recevons dans l'émission et il s'agit de Lancelot de la Chapelle. Bonsoir. Merci d'avoir accepté notre invitation, vous essayez les pots cassés comme on dit, vous êtes le premier sportif qu'on reçoit, vous êtes boxeur depuis quand ?

Lancelot de la Chapelle : Depuis que j'ai six ans.

NDD : Vous êtes notre troisième sportif et je voulais vraiment commencer par un boxeur. Parce que c'est un sport que j'ai commencé il y a deux ans dans une optique de régime, pas de compétition. Et j'ai trouvé que la pratique de la boxe changeait beaucoup de choses. En soi, il faisait comprendre certains mécanismes de relations sociales.

Lancelot de la Chapelle : Bien sûr. C'est un peu un mode de vie, la boxe.

NDD : Oui, c'est ça. C'est vraiment quelque chose que j'ai ressenti en commençant la boxe. Je pensais que c'était juste un loisir et basta et ça a eu une influence sur ma vie. Mais bon, on en parlera un peu plus tard. Alors ça, c'est une longue introduction. On va commencer. On va rentrer de plein pied dans le sujet. Vous êtes double champion du monde, c'est ça, de France ?

Lancelot de la Chapelle : Double champion WBC francophone.

NDD : Alors, qu'est-ce que ça veut dire, déjà, WBC ?

Lancelot de la Chapelle : Alors, c'est World Boxing Community, il me semble, si je ne dis pas de bêtises. Et en gros, en fait, c'est la ligue la plus prestigieuse en boxe, c'est la WBC. Parce qu'il y a beaucoup de ligues différentes en boxe.

Et donc, du coup, j'ai la chance de pouvoir avoir eu la WBC francophone. Et en gros, ça englobe toutes les fédérations et les pays francophones.

NDD : D'accord. Vous l'avez dit, il y a plusieurs ligues. C'est bien ça ?

Lancelot de la Chapelle : Oui, il y a WBA, WBO, WBC évidemment, après il y a des ligues majeures, il y a les ligues mineures, les IBO, IBF, tout ça.

NDD : Et on passe de l'une à l'autre comment ? C'est vous qui faites la demande ou on vient vous chercher ?

Lancelot de la Chapelle : Non, en fait, ça dépend de tellement de choses. Ça peut dépendre des opportunités qui s'ouvrent. Donc, par exemple, on peut proposer un combat. Après, ça peut être nous qui faisons des demandes. Voilà, ça dépend de plein, plein, plein de choses. Ça dépend aussi, par exemple, quand on a un manager, c'est lui qui va savoir à peu près où nous orienter, à quel moment, qu'on fasse un adversaire qui peut être plus adapté à nous. Voilà, ça dépend des gestions de carrière.

NDD : Votre premier souvenir de la boxe, c'est quoi ? Tout premier, vous aviez quel âge ?

Lancelot de la Chapelle : J'ai commencé à six ans. C'est marrant parce qu'il y a un peu de tout. C'est-à-dire que les vrais premiers souvenirs de boxe, c'était ma salle où je suis encore actuellement, mais ma salle de quand j'avais six ans et ma salle d'aujourd'hui, ça n'est plus du tout la même chose. C'est-à-dire que quand je suis arrivé dans cette salle-là, il n'y avait rien. C'est un hangar avec un banc de muscles, un tapis, trois plots. Et nous, on branchait les lumières pour faire un ring. Enfin, c'était n'importe quoi. Et cette salle, maintenant, qui est quand même une très belle salle pour une association. On est très bien équipés, on a un très gros ring, on a un ring olympique, on

est équipés de machines, voilà, on a une très belle salle. Et donc, les premiers souvenirs que j'ai, c'est d'avoir fait du sport dans cette salle complètement pourrie où il faisait plus froid à l'intérieur que dehors. C'était assez drôle.

NDD : Mais vous avez commencé du coup, vous avez six ans, vous avez commencé parce que vous, vous vouliez faire de la boxe ou on vous a dit : « va faire de la boxe » ?

Lancelot de la Chapelle : Non, j'étais très turbulent, j'étais un peu bagarreur et du coup, mon père avait boxé, mon père est fan de boxe et il m'a dit, tiens, on va te mettre à la boxe, ça va te défouler, ça va te faire du bien. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé à la boxe parce qu'il connaissait mon entraîneur, parce que c'était un bon boxeur de l'époque.

NDD : D'accord. Et vous aviez déjà vu votre père boxer avant de démarrer ?

Lancelot de la Chapelle : Pas du tout. Pas du tout, parce qu'il boxait quand il était jeune, donc je ne l'ai pas du tout connu en tant que boxeur.

NDD : Donc, au niveau de votre entourage, il n'y avait pas eu une peur de vous voir boxer ?

Lancelot de la Chapelle : Ma mère. Ma mère, au départ, elle n'était pas vraiment d'accord. Mais bon, elle a vu tout de suite que ça se passait bien et qu'il n'y avait pas de soucis.

NDD : Et du coup, comment est, comment est l'envie de compétition ? Il y a eu un déclic ?

Lancelot de la Chapelle : J'ai été champion de Normandie la première fois, je devais avoir sept ou huit ans. Sept ans, je crois. Et c'est vraiment à partir de là que j'ai eu un déclic. Parce qu'au tout départ, c'était un peu plus une corvée qu'une réelle passion, la boxe. Et je faisais du foot en même temps. Et du coup, vu que les compétitions étaient en même temps, le foot et la boxe, ma mère m'a dit à un moment, bon

bah, tu choisis. C'est soit le foot, soit la boxe, mais il faut choisir. Et j'ai choisi la boxe.

NDD : Et c'est quoi ? Qu'est-ce qui vous a motivé dans la boxe ?

Lancelot de la Chapelle : Je sentais que j'avais déjà des... J'étais bien meilleur à la boxe qu'au foot. Et puis, quand j'ai été champion de Normandie pour la première fois, je sais pas, j'ai eu un petit déclic et c'est là que j'ai commencé vraiment à ressentir du plaisir, à aller à la boxe avec beaucoup plus d'envie et d'entrain.

NDD : Le foot, vous aviez du plaisir à aller jouer ?

Lancelot de la Chapelle : Ouais, en fait, je pense que c'est un peu le fait que la boxe, c'est un sport, même si on s'entraîne avec du monde, c'est un sport individuel. C'est-à-dire que la boxe, on est tout seul sur le ring. Et le foot, c'est aller avec les copains, on est sur le terrain. Et je pense qu'il y avait ce côté-là, côté collectif que j'aimais bien. Et finalement, je préfère la boxe, évidemment.

NDD : Ok. Alors c'est fou parce que, alors je l'ai déjà dit pour ceux qui ont écouté l'interview avec Thomas Bujon, je l'ai déjà dit dans l'émission, mais pour moi le foot, alors on dit que c'est un sport collectif, mais je trouve qu'il n'y a pas plus de sport individuel que ça. La boxe, oui, c'est un sport collectif. Même si vous êtes seul, vous l'avez dit, sur le ring, vous êtes avec un adversaire, avec des collègues, vous apprenez ensemble la boxe, etc. Mais les vestiaires de foot après un match, c'est la folie, quoi. C'est que des « tu ne m'as pas passé la balle, j'aurais pu marquer », il y a un ego surdimensionné dans le foot, vous voyez ça ?

Lancelot de la Chapelle : C'est terrible et puis surtout que moi, quand j'étais petit, les adultes, ils s'insultent sur le bord du terrain et les parents, ils s'insultent entre eux alors qu'on

avait six ans, sept ans. C'est terrible, c'est une mentalité, ouais, c'est une mentalité un peu pourrie.

NDD : Oui, c'est vraiment bizarre la pratique du foot en club. Et c'est ça que je disais tout à l'heure en introduction. Je trouve que la boxe, avec le préjugé de violence qu'elle véhicule, c'est un sport qui inculque quand même le respect de soi. Allez-y, je vous interromps plus.

Lancelot de la Chapelle : Non, non, non, non, après, en fait, il y a des bons et des mauvais dans tout sport. J'ai déjà eu des boxeurs irrespectueux comme il y a forcément des footballeurs très respectueux. Mais effectivement, la boxe en préjugé, oui, elle véhicule la violence, mais pourtant, c'est un des sports où on se respecte le plus.

NDD : Oui, voilà. Respect, c'est exactement le mot. Et moi, je le vois dans la pratique que je fais. Je ne suis pas... Je ne suis pas aussi... Euh, j'allais dire stock physiquement que vous. Et quand j'ai fait, j'ai fait du rugby et j'ai fait du foot et j'ai senti le décalage. Des insultes, etc., de grossophobie, etc., chose que je n'ai pas connue du tout en deux ans de pratique à la boxe. Il y a un respect de l'adversaire, il y a un respect de ce qu'on est, et surtout, il y a une volonté de vous tirer vers le haut. Une entraide, une grosse entraide.

Lancelot de la Chapelle : Oui, voilà, une entraide. J'ai plus d'amis dans la boxe que dans les autres sports. Il y a une vraie... Il y a une vraie solidarité.

NDD : Une solidarité, bien sûr. Ça, vous l'avez vu tout de suite ou vous l'avez analysé après ?

Lancelot de la Chapelle : Ah ouais, tout de suite, parce que moi, quand j'étais, bah, quand on était en boxe éducative, donc la boxe éducative, c'est quand on est, on est jeune avant l'amateurisme, et moi j'étais tous, tous les

week-ends sans exception jusqu'à juillet-août en compétition à la boxe. C'est-à-dire parfois on faisait même samedi-dimanche. Trois quarts du temps, c'était que le samedi, mais je partais et on était toute une équipe à partir, on était toujours une dizaine à partir et on était hyper, hyper solidaires. Hyper solidaire et on partait le matin à 8h, on rentrait le soir, il était minuit, on allait partout, partout en Normandie et même partout en France faire des compétitions et on avait une équipe très, très, très soudée et c'était des souvenirs incroyables.

NDD : Ouais. Du coup, il n'y a pas de contraintes, quoi. C'est vraiment la pratique pure du plaisir, quoi, de boxer.

Lancelot de la Chapelle : Complètement. Et puis, même quand j'ai été, après, j'ai été en équipe nationale avec la Belgique, parce que j'ai la double nationalité et c'est des souvenirs incroyables. On est partis partout dans le monde. On est toujours 5-6 et c'est des souvenirs, c'est grandiose.

NDD : Comment ça vous a formé du coup la boxe ? Comment ça vous a... Qu'est-ce que ça vous a appris aujourd'hui en tant qu'adulte ?

Lancelot de la Chapelle : Ah bah, déjà, il y a eu une grande différence parce que quand je me suis mis à la boxe, ça m'a tout de suite canalisé. J'étais beaucoup plus sage à l'école, beaucoup plus calme. Beaucoup plus posé. Et déjà, premièrement, je pense que si j'avais pas été boxeur, je pense que je serais beaucoup plus nerveux et beaucoup plus bagarreur que je ne le suis. Et puis ça m'a apporté plein de choses, ne serait-ce que, encore une fois, la notion de respect, voilà, je pense que c'est peut-être la notion la plus importante, ça a été le respect parce que toutes les belles valeurs de la vie, on l'apprend dans le sport et encore plus dans la boxe.

NDD : J'aimerais revenir là, tout à l'heure, vous avez parlé de votre salle de boxe qui a évolué au fil des années. Comment vous le traduisez, ça ? Est-ce que vous pensez qu'il y a eu un changement de perception de la pratique de la boxe dans la société ou est-ce que c'est juste l'évolution normale ? Vous avez commencé, petit, par une petite salle dans un coin qui n'avait pas beaucoup d'argent et puis au fur et à mesure ça s'est agrandi.

Lancelot de la Chapelle : Moi, déjà, je pense que la salle, elle a beaucoup évolué grâce aux membres de l'association et plus particulièrement à mon coach Athman. Parce qu'il faut savoir que les trois quarts des gens dans la boxe, dans le sport aussi en général, mais moi je parle de ce que je connais, ce sont des bénévoles. Donc, dans les trois quarts des clubs en France, il faut savoir que l'entraîneur qui vient à dix-huit heures pour s'occuper des enfants, des adultes, il vient de se taper ses huit heures de boulot. Et c'est dur, c'est dur. C'est des gens qui sont passionnés. Et mon coach, voilà, il a travaillé toute sa vie. Il nous a emmenés tous les week-ends pour aller boxer à droite à gauche. Le lundi, il reprenait le boulot. Tous les soirs, il est à la salle. Et je pense que déjà, premièrement, les premières personnes grâce à qui une salle peut évoluer, c'est eux, voilà, clairement. Après, quand on a une ville en plus qui nous aide financièrement, tout ça, ça aide en plus. Après, la boxe, elle a eu des évolutions au fil des années dans la société, bonne comme mauvaise. Il y a eu des mauvaises années, il y a eu des bonnes années. Voilà, je pense que ces dernières années, ce qui avait vraiment lancé la boxe, il y a eu Rio 2016, Yoka et sa femme ont été champions olympiques tous les deux. Et puis après, voilà, je pense qu'au fil des années, il y a de plus en plus de femmes qui sont inscrites. Cela ouvre un peu plus de portes et les gens connaissent de plus en plus la boxe. Mais ça reste encore un sport très peu reconnu, en

France en tout cas.

NDD : Ok, d'accord. Je rebondirai sur ça lorsqu'on parlera des Jeux Olympiques et de ce qui vous est arrivé à Tokyo en 2021. Je laisse ça de côté pour le moment. Votre premier souvenir, tout à l'heure j'ai parlé du premier souvenir de boxe, votre premier souvenir de compétition, vous pouvez le dater ? Ce serait quoi ?

Lancelot de la Chapelle : Ouais, bah, je me souviens de mon premier combat. Ouais, je devais avoir sept ans. Et c'était à la salle, c'était un petit gala organisé par ma salle et je l'ai perdu d'ailleurs. Et je me rappelle, j'ai la vidéo que ma mère avait filmée et j'ai encore ce souvenir de, je me rappelle ce qu'on me disait, parce qu'en boxe éducative, on n'a pas le droit de frapper. C'est de la touche, toucher sans se faire toucher. Et du coup, vu que je frappais fort quand j'étais petit, on me disait toujours « doucement au combat, doucement, sinon ça va te faire disqualifier ». Et du coup, j'avais été beaucoup sur la retenue parce que j'avais peur de trop taper. Et du coup, voilà, c'est le premier souvenir que je garde de la compétition.

NDD : Et votre dernier souvenir de compétition, c'est lequel ?

Lancelot de la Chapelle : Bah, c'était là, au Canada. Là, j'ai gagné, j'ai été pour la deuxième fois champion WBC francophone et encore une fois, chez lui, chez mon adversaire au Canada et ça a été un très beau souvenir encore.

NDD : Ça veut dire que vous vivez de votre sport là, aujourd'hui, ou pas ?

Lancelot de la Chapelle : Ouais, ouais, moi j'en vis, moi. J'ai la chance de pouvoir en vivre. J'ai la chance parce qu'il y a très peu de boxeurs qui en vivent en France. À l'heure actuelle. Donc moi j'ai la chance de pouvoir en vivre grâce aux combats, aux sponsors, tout ça. Donc

à la salle qui m'aide. Donc oui, je vis de mon sport.

NDD : J'imagine que ça aide quand même de savoir qu'on peut faire son sport tranquillement.

Lancelot de la Chapelle : C'est ça, en fait, en fait, c'est, ça a été, ça a été un, c'est des sacrifices, en fait, parce que moi, quand j'avais vingt ans, je voulais reprendre la fac, et je voulais faire des études de STAPS pour après aller en kiné. Et puis, c'était les championnats du monde au même moment. En amateur. Et du coup, ça veut dire que je loupais un mois de fac avant d'y aller. Et je me suis dit, bon, il y a un choix à faire. Soit je vais à la fac, soit je vais pas à la fac et je vais aux championnats du monde. Et du coup, j'ai fait ce choix-là. Et puis, voilà, c'est des sacrifices. Et puis, c'est des sacrifices tout le temps. C'est-à-dire que, par exemple, là, je suis en prépa, je ne vois personne, je ne vois plus mes potes ; je ne sors plus. La bouffe, parce que nous, on a des poids à respecter. Donc, tous les jours, je pèse, machin, au gramme près, je fais ça, il faut que je bouffe ça, il faut que... Voilà, en fait, c'est toutes ces petites choses-là tout le temps, tout le temps. On n'a pas envie d'aller se lever tous les jours à huit heures pour aller courir ou aller courir sous la flotte ou aller courir quand il fait moins cinq, tout ça. Mais ça, on le fait parce qu'on est obligé. Ce qui fait la différence entre vivre de sa passion et faire une passion. C'est-à-dire que la passion, quand on la fait à côté d'un métier pour le fun, voilà, le mardi soir à 18h, on se dit, oh putain, ça va faire du bien, je vais aller jouer au tennis, je vais aller faire machin, ça va être cool. Faire ça tous les jours, c'est plus du tout la même chose.

Je pense que les gens, c'est-à-dire que quand quelqu'un voit par exemple un footballeur professionnel à la télé, lui, pour les gens, là, c'est un vrai métier parce que lui, il est reconnu, il passe à la télé, il est sur les matchs, il est sur TF1, etc. Mais quand tu n'es pas reconnu à ce

point-là, pour les gens, là, tu ne fais pas un vrai métier. Alors qu'on fait la même chose. Alors qu'on ne gagne pas autant d'argent, on n'est pas autant médiatisé, mais on fait la même chose.

NDD : Alors c'est super ce que vous dites, ça va me faire le lien avec une partie dont je voulais parler sur les réseaux sociaux, vous êtes sur les réseaux sociaux, Instagram notamment, on mettra le lien dans la description de l'épisode et sur le site internet. Vous signez souvent vos posts dans les réseaux sociaux "on est ensemble". Est-ce que les réseaux sociaux, c'est important pour vous, votre sport, pour la visibilité ?

Lancelot de la Chapelle : Non, non, c'est très important. C'est très important. Voilà, aujourd'hui, en fait, il faut savoir évoluer avec. Alors, évidemment, il y a dix ans, il y a quinze ans, bon, les réseaux sociaux, c'était moins, c'était moins important, voilà, ceux qui étaient déjà, qui perçaient déjà sur les réseaux, c'était bien, mais bon, ça n'apportait pas forcément grand-chose en plus. Tandis qu'aujourd'hui, les réseaux pour les sponsors, pour la visibilité, pour tout ça, c'est super important. Et ça fait partie du travail d'un sportif aujourd'hui d'avoir ces réseaux sociaux.

NDD : D'accord. Donc la notoriété, ça vous crée des opportunités de champion, on va dire.

Lancelot de la Chapelle : Bien sûr, bien sûr. Plus vous êtes présent sur les réseaux sociaux, plus vous êtes connu, et plus vous êtes connu, plus vous pouvez, plus ça apporte des choses, des sponsors, ouais, voilà, c'est ça, c'est exactement ça.

NDD : D'accord. Donc du coup, est-ce que, alors c'est vous qui faites ça, est-ce qu'il n'y a pas une, j'allais dire, une contrepartie, entre guillemets, est-ce que ce n'est pas aussi vous, Lancelot de la Chapelle, vous devez non seulement être sportif

de haut niveau et être aussi une marque. C'est-à-dire aussi présenter bien pour les éventuels partenariats et opportunités de carrière. C'est ça que ça veut dire ?

Lancelot de la Chapelle : Bien sûr. Après, voilà, je pense qu'on n'est pas les seuls. Quand je vois les acteurs, par exemple, je pensais pour les acteurs, je suis très fan de cinéma. Et c'est pareil, voilà, les acteurs, ils sont encore là. Parfois, ils ont des six mois sans tournage et en attendant, ils doivent présenter bien parce qu'ils ont des réseaux sociaux, qu'ils ont une image de marque, qu'ils ont un nom prestigieux. Et voilà, c'est pareil. C'est à peu près la même chose. On s'engage à avoir une belle image, en tout cas.

NDD : D'accord. Et du coup, sur Instagram, vous êtes, je crois, le dernier chevalier, The Last Knight. Tout ça, ça fait partie aussi de votre identité ? Lancelot, votre prénom, du coup, dernier chevalier. J'ai vu que vous êtes entré une fois avec un cheval sur le ring. Tout ça, c'est une, c'est la marque, quoi, la marque Lancelot.

Lancelot de la Chapelle : Ouais, ouais, mais après, ça fait partie aussi de moi. Moi, j'adore le monde médiéval et je m'appelle Lancelot en plus, mais bon, on donnait un nom médiéval et du coup, je me suis servi de cette identité-là pour en plus, je joue encore plus là-dessus.

NDD : Mais du coup, est-ce que le sans-faute sportif, aujourd'hui, doit être aussi accompagné d'un sans-faute des réseaux sociaux ?

Lancelot de la Chapelle : C'est mieux.

NDD : Pour moi, c'est la double peine pour les sportifs, quoi.

Lancelot de la Chapelle : Ah bah ça fait, ouais, mais après ça fait partie du métier, c'est comme, je reviens encore sur un acteur que, voilà, qui est au restaurant ou qui machin, ou qui sort avec quelqu'un dans la rue, on arrive,

on lui demande une photo, on va, voilà, c'est des choses qui sont qui peuvent parfois être pénibles, mais il ne faut pas non plus oublier que, par exemple, moi quand je reçois quand même beaucoup de messages sur les réseaux, parfois, je mets du temps à répondre et tout ça parce que je n'y pense pas forcément, mais je me force toujours de répondre aux gens, de répondre aux messages bienveillants parce que c'est aussi grâce à eux que j'en suis là. Et puis en plus, en boxe, le coach a quand même beaucoup de choses à gérer parce qu'il doit gérer dans un combat. Il doit gérer son boxeur, trouver des solutions et puis aussi le protéger. C'est-à-dire que quand son boxeur prend des coups, prend trop de coups, il doit être en mesure de savoir quand est-ce qu'il faut qu'il arrête le combat. Et voilà, il a le rôle aussi de protecteur.

NDD : Tout à fait, ouais. Et je trouve que ça, c'est quand même... Enfin, c'est inhérent à tous les sports de, j'allais dire, de combat, notamment la lutte aussi que j'ai fait pendant un an, il y avait cette même passion du coach de nous voir, nous débrouiller et que ce soit des amateurs ou des vrais sportifs comme vous ou moi qui me suis mis au sport il y a à peine trois ans quoi. Il y a cette vraie passion du sport, quoi, qui est paradoxale quand on se dit que, ok, c'est des sports de combat, c'est des sports violents, et pourtant, pour moi, c'est pas violent de manière péjorative, c'est vraiment un paradoxe que j'arrive pas à dépatouiller.

Lancelot de la Chapelle : Après, en fait, c'est... Il y a ce terme de violence, mais c'est un terme... En fait, dans la vie, en général, on doit se faire violence. On doit se faire violence pour plein de choses, c'est-à-dire pour n'importe quel métier, quand on veut réussir dans la vie, il faut se faire violence. Un lycéen, quand il se lève, il doit se faire violence pour aller en cours, pour suivre les cours, pour avoir des bonnes notes, pour réussir son bac. Pour ensuite réussir

ses études supérieures, voilà. C'est-à-dire qu'en fait, c'est surtout, c'est ces limites-là, c'est cette violence-là. Le sport, la boxe, c'est pas la violence physique, en fait, c'est l'importance. Et tiens, c'est peut-être pour ça, d'ailleurs, que ça a une aussi grande et bonne influence dans la vie des gens.

NDD : C'est quoi le plus difficile dans l'entraînement, du coup, pour vous ?

Lancelot de la Chapelle : Le plus difficile dans l'entraînement, c'est une bonne question. Je pense que le plus pénible, le plus pénible, c'est le poids. Parce que c'est mentalement que c'est dur quoi, quand on a la dalle et tout, c'est compliqué.

NDD : Ah ouais, c'est tous les jours, quoi. Tous les jours, vous devez faire gaffe. Quand vous préparez un combat, est-ce que c'est la même peur qui vous tenaille ou c'est autre chose, le plus dur ? Est-ce que c'est la question du poids ?

Lancelot de la Chapelle : Ah, au niveau du poids ? Ah non, non, non. Quand on fait un combat, on a peur de perdre. Moi, j'ai pas peur de l'adversaire en soi. L'adversaire, il a une tête, il a deux bras, il a deux jambes, voilà, il est comme moi, il a deux poumons, il respire comme moi, voilà, on est égaux sur ce point-là. Mais voilà, on a toujours peur de perdre, de décevoir, de se décevoir soi-même et de décevoir les autres, de décevoir sa team parce que quand on a des personnes qui font un énorme travail, on a envie qu'ils soient satisfaits et que le travail paye. Donc voilà, c'est plus cette peur-là.

NDD : Vous parlez souvent dans vos posts de bonnes sensations. Vous dites, j'ai eu de bonnes sensations, j'ai pas eu les bonnes sensations. C'est quoi cette histoire de bonnes sensations ? Vous pouvez nous expliquer ?

Lancelot de la Chapelle : Ouais, bah en fait, comme c'est-à-dire que on est là quand t'arrives

à l'entraînement, chaque jour est différent. C'est ça surtout. Et les gens, ils se rendent pas compte. C'est-à-dire que, par exemple, quand je vois des commentaires des gens et que je vois, « oh, il a boxé comme une merde, ou il n'a pas fait ça, ou il a... » Les gens, ils ne se rendent pas compte qu'on n'est pas des robots, on n'est pas des machines, que chaque jour est différent. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, je suis là, je suis super, oh, je vais faire un entraînement, je peux tout faire. Je ne suis pas fatigué, je peux mettre cent coups à la minute, pam, pam, pam, pam, je baisse pas de rythme, je me sens bien, je suis bien sur mes déplacements, tout écoute. Et puis le lendemain, même chose, je n'arrive à rien, je n'arrive pas à placer un à mes coups, je me dépatouille dans mes jambes, j'ai pas la bonne coordination aujourd'hui, voilà. Et ça, c'est ça les sensations, c'est-à-dire que chaque jour est différent et le but c'est d'avoir le plus possible tous les jours les meilleures sensations possibles dans son sport et dans son ressenti.

NDD : Ok, d'accord, je vois, merci. Je rebondis là sur ce que vous venez de dire sur les commentaires, etc. Du coup, quand vous êtes sur les réseaux sociaux, ça n'ouvre pas la porte à...

Lancelot de la Chapelle : Non, ça ne me touche pas. Ça ne me touche pas, ça me fait rire. C'est rigolo, parfois, quand on voit des commentaires de gens. Et puis souvent, en fait, ceux qui commentent et qui disent des conneries, c'est des gens qui ne connaissent rien. Donc c'est d'autant plus drôle.

Sur les réseaux, je tempère mon propos. Je n'ai pas réfléchi à ça. Mais évidemment, les réseaux, ça peut être très dangereux aussi parce qu'on est des sportifs, on est des êtres humains, et le sans-faute est compliqué et on peut toujours dire un propos qui sorte de son contexte ou peu importe et que ce soit rebalancé sur les réseaux et que du coup, boum, ça va créer une mauvaise

image alors qu'il n'y avait pas lieu d'être. Il faut faire attention. C'est pour ça. Moi, c'est pour ça que Instagram, ça, je m'en sers surtout pour un côté profil. Après, parfois, je mets des choses un peu personnelles qui peuvent être, qui peuvent amuser les gens, qui peuvent être sympas. Mais j'essaie toujours de garder quand même un contexte personnel, professionnel.

NDD : Ok, d'accord. Merci. Là, votre entourage, c'est qui ? Vous avez un coach ? C'est bien ça ?

Lancelot de la Chapelle : Ouais, j'ai deux coachs pour la boxe. J'ai un préparateur physique et une préparatrice mentale.

NDD : Préparatrice mentale ? C'est quoi le rôle de la préparatrice mentale ? C'est pour vous aider à gérer le stress des combats ?

Lancelot de la Chapelle : Ouais, c'est pour gérer le stress, pour arriver dans une forme mentale optimale pour le combat. Et pour gérer tous les petits problèmes de la vie qui peuvent se mettre sur notre chemin parce qu'on reste des êtres humains donc parfois on a des problèmes personnels. Ça nous aide beaucoup à pouvoir mettre ça de côté quand on pratique notre sport et tout ça.

NDD : D'accord. L'entraînement, du coup, comment ça se goupille, entre guillemets ? Vous voyez votre coach, vos deux préparateurs physiques, c'est quotidien, vous avez un planning, comment ça se travaille tout ça ?

Lancelot de la Chapelle : Alors, nous, on n'a pas, enfin, je n'ai pas vraiment, j'ai des séances qui sont programmées. Et j'ai des séances où on fait au fur et à mesure. Ça dépend, on se met tous à peu près d'accord, tout ça. Et puis, en gros, une préparation, ça se prépare, quand on démarre une préparation, au tout départ, ça va plus être sur le physique. Voilà, parce qu'il va falloir, ça dépend à quel moment de période on est, mais quand on démarre une prépa, voilà,

il faut que le physique il soit là, donc au départ c'est dur, beaucoup de fonds, tout ça, et puis après, au fur et à mesure de la préparation, on va commencer à mettre plus les gants, à faire plus de fractionnés, faire des choses comme ça, voilà, ça se construit entre guillemets une préparation.

NDD : D'accord. Grosso modo, vous faites quoi ? Trois, quatre, cinq heures par jour ?

Lancelot de la Chapelle : Euh, c'est vraiment, c'est complètement aléatoire. Parce que par exemple, les jours de sparring, c'est court, mais c'est intense. C'est-à-dire que ça va être, ça va être souvent avec l'échauffement, tout ça, on va dire que ça va être des séances d'une heure, une heure et demie.

NDD : Ouais, alors c'est ça, moi qui m'a étonné avec la boxe. Comme j'ai dit tout à l'heure, j'en fais depuis à peu près deux ans. Et je trouve que l'entraînement, il tue. Et qu'on soit sportif ou qu'on ne soit pas sportif comme moi, c'est-à-dire que le coach vous pousse à aller, à aller loin, à aller au-delà. On joue vraiment avec les limites et moi, ça m'est arrivé de tomber, quoi, de ne plus en pouvoir. Un collègue est allé vomir parce qu'il n'en pouvait plus. Je trouve qu'il y a... On revient encore avec cette idée de violence, mais ce n'est pas de violence péjorative. Comment vous traduisez ça, vous ?

Lancelot de la Chapelle : Ouais, ben, en fait, après ça, je pense que c'est le sport de... Le sport en général, on repousse toujours ses limites et en fait, c'est aussi le but d'un coach.

NDD : Tout à l'heure quand je parlais de solidarité avec les boxeurs et dans le club. Dans les différents clubs. C'est ça que je trouve aussi fou dans la pratique des sports de combat. Surtout moi qui ne suis pas habitué, qui n'a pas été habitué à faire du sport avec assiduité. Euh,

je trouve cette communauté sportive solidaire. Je vais vous dire, moi, quand j'ai commencé la boxe, donc c'est un ami qui en faisait, qui m'a dit, viens, ça va te faire du bien, de toute façon, t'es trop gros, etc., et ma première réaction, ça a été de lui dire non, deux mecs qui se tabassent, allez, salut. J'ai fini par y aller et ce que j'ai découvert, ce n'est pas de la violence, c'est une solidarité, une volonté de tout le groupe, comme je disais tout à l'heure, et du coach. Le coach aussi, ça m'a étonné, la façon dont il a de vous amener à dépasser vos limites. Une solidarité de tous les participants, et ce n'est pas un club... On ne fait pas du pro comme vous. Mais cette solidarité je ne l'ai pas vu dans le foot, pas dans le rugby. Et je trouve que c'est quelque chose de fou, quoi. Je sais pas si j'exprime bien l'idée que j'ai ou si vous me comprenez.

Lancelot de la Chapelle : Ah mais c'est exactement ça, en fait. Mais c'est parce que les gens, en fait, les gens, au premier abord avec la boxe, ils trouvent que c'est un sport violent, il faut être bête pour faire ça. Mais en fait, c'est juste de l'ignorance. Parce que les gens, ils ne connaissent pas. Donc du coup, voilà, ils parlent sans savoir, donc ça c'est bête, mais on ne peut pas trop leur en vouloir parce qu'ils ne connaissent pas et que c'est vrai que bon bah, t'es là, t'es assis devant la télé, tu mets la boxe, tu vois deux mecs qui se tapent sur la gueule, forcément, il y en a qui ne comprennent pas. C'est normal, c'est logique. Mais par contre, voilà, une fois qu'on va dans une salle de boxe, eh ben, on comprend.

NDD : Voilà, exactement. J'en suis le parfait exemple. J'avais des énormes préjugés et maintenant, je n'ai que respect et admiration pour les boxeurs. Franchement, chapeau, quoi. Parce que tout ce qu'il y a autour, il faut se le manger, quoi.

Lancelot de la Chapelle : C'est clair.

NDD : On va terminer, j'ai deux dernières questions. La prochaine, c'est la question qu'on pose à toutes les personnes qu'on interroge. Est-ce que vous pouvez nous conseiller un livre, un film, une série, ce que vous voulez ?

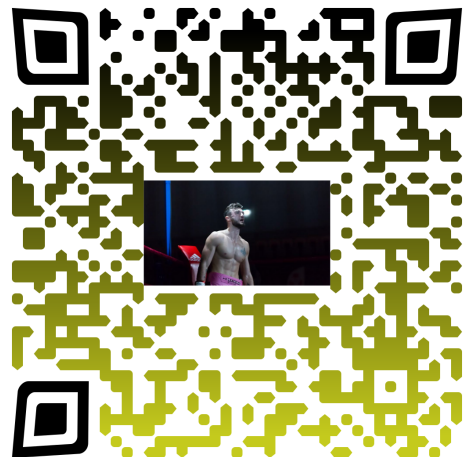
Lancelot de la Chapelle : Moi, je vais, je vais peut-être, euh, ça n'a pas vraiment un, un, un gros rapport avec le sport. Une série qui m'a fait vibrer dans le sens où il y a tout dans cette série. Le côté gladiateur, parce qu'on peut retrouver un peu dans le sport, le côté vie, tout ça, c'est Game of Thrones. Moi, cette série-là, elle m'a fait... Il n'y a aucune série qui arrive à la cheville de Game of Thrones, clairement.

NDD : Ok, nickel. Dernière question, c'est quoi du coup l'avenir ? C'est quoi vos projets ?

Lancelot de la Chapelle : Je pense qu'il y aura un changement de catégorie déjà. Je pense que je vais redescendre d'une catégorie. Voilà, c'est encore à confirmer. C'est encore à confirmer, rien d'officiel, mais je pense. Et puis, l'objectif, l'objectif numéro un, c'est de se diriger vers un championnat d'Europe doucement.

NDD : Ok, ça marche. Merci beaucoup, Lancelot de la Chapelle.

Lancelot de la Chapelle : Avec grand plaisir.

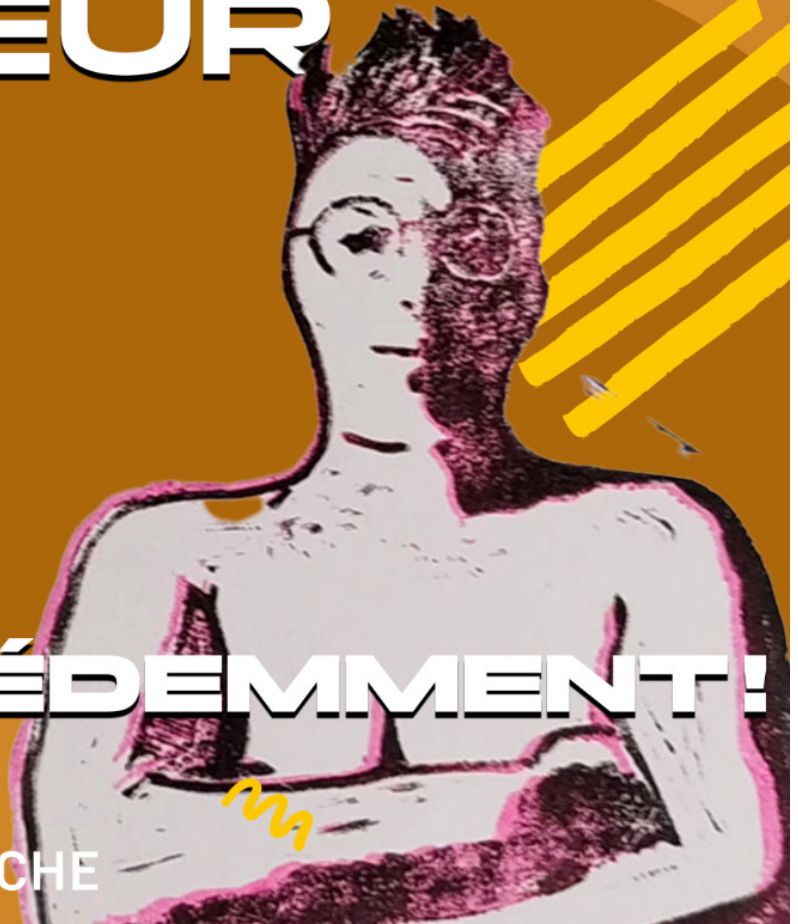


AL_ ANARKO RÊVEUR



28 PRÉCÉDEMMENT!

LA NUIT DU DIMANCHE



NDD : Je vous ai découvert sur Instagram au hasard des algorithmes. Votre compte Instagram, c'est @al_anarchoreveur. Si je dis que vous êtes artiste, poète, lithographe, est-ce que ça vous va ?

Al Anarkorêveur : Artiste, poète et graveur.

NDD : Graveur, ok. La lithographie, c'est de la gravure ?

Al Anarkorêveur : Alors moi, je ne fais pas de lithographie, c'est de la gravure sur pierre. Moi, je grave du lino, donc c'est de la gravure ou du bois. Donc c'est de la gravure sur bois.

NDD : D'accord. Sur Instagram, on voit comment vous préparez les œuvres, on vous voit sculpter...

Al Anarkorêveur : Ouais, c'est de la gravure. Je grave effectivement le lino la plupart du temps, qui fera comme un système de tampon que je vais ancrer.

NDD : D'accord. Et c'est ça qui donne un peu cet aspect, j'allais dire, tampon, moi, ça me fait penser à ça ?

Al Anarkorêveur : Oui, oui, c'est plutôt comme ça, ouais.

NDD : Ok, très bien. Vous voyez, quand j'ai regardé les vidéos, je pensais que c'était des feuilles de papier qui étaient découpées. Parce qu'on vous voit découper avec précision. Mais en fait, c'est pas du tout ça. C'est la gravure sur du lino.

Al Anarkorêveur : Ouais, c'est, effectivement, je suis en train d'enlever de la matière sur la plaque de lino.

NDD : Ok, vous enlevez pour créer le visuel, et que ça fasse comme un tampon. Ok. Combien de temps ça met pour faire une œuvre ?

Al Anarkorêveur : Ça dépend de l'œuvre. Il y

a des œuvres que je fais en vingt minutes, des petits visuels tout simples en vingt minutes et puis il y a des visuels où j'ai mis une semaine. Quelques heures par jour pendant une semaine. J'essaye de pas faire plus de deux heures de lino par jour parce qu'au bout d'un moment, je fatigue mes yeux, je fatigue mes mains, je fatigue tout, je perds la concentration. Et en gravure, quand on a enlevé quelque chose, on ne peut pas le remettre. Donc si on se plante, on a niqué son truc. Donc voilà, il y a des œuvres que j'ai faites sur une ou deux semaines.

NDD : Ouais. Moi, ce qui m'a déjà choqué, ce n'est pas le mot, mais quand j'ai vu les deux, trois vidéos de votre travail, à la moindre déconcentration, c'est foutu.

Al Anarkorêveur : Ben, ouais, c'est très absorbant, effectivement, comme pratique. Et du coup, il ne faut pas se perdre dedans, justement, pour pouvoir être toujours vigilant sur sa fatigue. Parce que si on dépasse un certain point, enfin moi, si on dépasse un certain point de fatigue, je fais n'importe quoi et je plombe mon travail. Et quand ça fait six jours qu'on est sur un truc et que d'un coup, sur un détail, on va enlever ce qu'il ne fallait pas enlever, franchement, c'est irréparable. Donc, j'ai appris à vraiment écouter ma fatigue et faire pas plus de deux heures par jour.

NDD : Et du coup, la conception, avant de vous mettre vraiment au travail et graver, il y a une partie conception où vous avez juste une vague idée, vous savez ce que vous voulez et vous y allez ?

Al Anarkorêveur : Non, je fais mes visuels avant, je les dessine et je réfléchis à ce que je vais mettre en noir, en blanc, en ombre, enfin, comment je vais faire les ombrages, si je fais des ombrages. Faut franchement réfléchir avant parce qu'une fois qu'on a dessiné son visuel sur la plaque et qu'on commence à graver, surtout

quand il y a des détails, il y a des moments où on ne sait plus ce qu'il faut enlever, ce qu'il ne faut pas enlever. Donc ça, ça se prépare vachement en amont. Moi, je préfère avoir un visuel clair, savoir exactement ce que je veux que ça rende. Donc je le fais avec des feutres noirs avant, même si le résultat n'est jamais celui qu'on attend. C'est ce qui est magique dans la gravure, c'est qu'au final, ça ne donnera pas complètement ce qu'on attendait et c'est ce que j'aime dans la gravure.

NDD : Alors là, vous avez dit deux choses, moi, qui m'interpellent. La première chose, c'est le travail que ça sous-entend. Je vais revenir tout à l'heure. Et là, vous dites que le résultat, il peut être surprenant.

Al Anarkorêveur : Oui.

NDD : Est-ce que c'est pareil pour les mots ? Parce qu'on va le voir, vous utilisez aussi les mots. Est-ce que ça vous arrive de vous lancer dans l'écriture et d'arriver à un autre point que là où vous voulez en venir, ou les mots, c'est plus contrôlable ?

Al Anarkorêveur : Non, c'est pareil. Je pars parfois sur des... des phrases qui me viennent et je pense que je vais aller dans une direction qui finalement... mais finalement, le poème a pris une autre tournure que ce que je pensais.

NDD : D'accord. Et même sur le thème et sur le message ?

Al Anarkorêveur : Non, pas sur le thème, mais parfois sur le message. Parfois, je pense que je vais faire un truc rageux et puis finalement, non, je vais faire un truc plus posé et mélancolique.

NDD : Bah c'est amusant ça, vous allez dire rageux. C'est un mot que je vais garder. Parce que comme on avait interviewé fin décembre 2024, Sacha Désir et je lui avais dit que quand on regardait son œuvre, le premier mot qui

venait en tête, c'était la colère et que quand on regardait mieux, en fait, c'était pas du tout de la colère, c'était de la joie. Et vous, c'est pareil, c'est-à-dire que vraiment, il y a le mot rageux qui revient et au final, ce mot s'efface. Non, toute votre œuvre, moi, je la considère comme celle



d'un poète. Et je vais y revenir, vous allez voir, je fais juste en introduction. Je veux revenir sur ce que vous avez dit juste avant. C'est-à-dire qu'on n'imagine pas le travail, c'est bien que vous le disiez. C'est-à-dire qu'on imagine souvent que l'artiste, il est là, il a sa muse autour, juste au-dessus, qui lui tient la main et qui lui dit, vas-y, fais ça, c'est génial, etc. Et on ne parle pas assez du travail qu'il y a à faire ce que vous faites, quoi. Mais vous ne comptez pas tout ce qui a amené dans la création.

Al Anarkorêveur : Ah non. Non. Et pourtant, le moment où je grave ma plaque, c'est presque le moment le moins long, en fait. Enfin, pratiquement, parce qu'effectivement, pour en arriver là, pour savoir ce que je veux graver, comment je veux graver, quel style je vais mettre, vraiment, qu'est-ce que je veux dire, être vraiment sûr que c'est ce que je veux dire, moi, ce que je fais et pas juste un effet de style graphique. Bah du coup, ouais, ça prend beaucoup de temps et beaucoup de recherches, beaucoup d'essais aussi, c'est ce que je dis aux

gens qui viennent m'acheter des linos, je leur dis mais ce qu'on montre sur le compte Insta, c'est ce qui est réussi. Mais on ne montre pas toutes les plaques foirées, toutes les gravures foirées, tous les foirages qu'il y a avant d'arriver à faire la plaque sur laquelle on est content et les impressions qui vont aller bien avec. Il y a vraiment tout un travail de recherche tout le temps. Et puis quand on a envie de créer, quand on a une idée même vague, même un peu vague de ce qu'on veut faire, il y a vraiment toute la pensée aussi, toute la réflexion, toute la place qu'il faut qu'on se laisse pour laisser venir les images, les mots. C'est tout un travail, ça, aussi.

NDD : Comment vous êtes arrivée, alors, à la linogravure ?

Al Anarkorêveur : Moi, j'ai fait aucune école d'art, vraiment, j'ai zéro formation, ni dans l'art, ni dans le graphisme, ni dans... Bon, tout ça, à la base, j'étais éducateur spécialisé. Et en 2017, j'ai fait un burn-out. Voilà, formidable travail, mais bon. Et du coup, je voulais vraiment plus retourner dans le salariat. Et j'étais vraiment super perdu, j'ai essayé plein de trucs. Et j'étais très speed et j'arrivais pas à me poser dans ma tête. Et j'avais une amie qui faisait de la linogravure, je me suis dit je vais essayer de faire ça, ça va me poser ... enfin, je voulais trouver un moyen d'arrêter de réfléchir à ce point-là. Et du coup, voilà comment je suis venue à la linogravure et en fait, j'ai adoré, comme si je pouvais plus m'arrêter de graver tellement... Déjà, j'adorais faire ça, graver ce lino, encre, découvrir cette joie de faire la première impression et de voir quel allait être le résultat par rapport à ce qu'on s'était imaginé. Enfin, je trouve que c'était vraiment... C'est hyper riche en sensations, en émotions et c'est comme ça que j'ai commencé la linogravure et puis au bout d'un moment, quelques mois, ça ressemblait un peu plus à quelque chose, j'ai commencé à poster sur Instagram et des

gens m'ont dit mais moi j'adore ce que tu fais. Et j'ai été invité à un premier marché de créateur, créatrice, mais j'avais pas du tout dans l'idée d'être artiste ou quoi, c'est juste que c'est presque un malentendu.

NDD : Ok. Mais les mots, ils sont arrivés après ou ils étaient là avant ?

Al Anarkorêveur : Les mots, par rapport à l'écriture, j'avais, quand j'avais entre seize et vingt-deux ans, j'aimais bien écrire. Après, je n'en ai jamais rien fait. Et puis après, ouais, j'ai laissé un peu tomber le truc et l'écriture, pour moi, c'était vraiment l'écriture professionnelle, c'est-à-dire qu'en tant qu'éducateur spécialisé, je faisais beaucoup d'écrit, beaucoup, mais voilà, avec des trucs professionnels et qui ne racontaient pas autre chose que ce qu'on doit raconter. Et c'est venu, j'ai commencé la gravure et les mots, ils sont venus après. Et surtout, il y a un truc qui s'est décoincé chez moi, grâce à Instagram, je pense vraiment à ce truc de réseaux sociaux de on n'est pas obligé d'être un, je sais pas, d'avoir fait telle école ou d'avoir tel diplôme ou de provenir de tel endroit pour être légitime à se raconter et à partager sa façon de voir. Instagram permet ça quand même. Et donc, du coup, j'ai fait ça, j'ai écrit



des trucs et puis je les mettais sur Insta et j'ai vu qu'il y avait des gens à qui ça parlait vachement. Et du coup, j'ai continué dans ce processus-là en réfléchissant à ce truc de parfois l'écriture. L'art, c'est très élitiste. Et en fait, moi, je veux balayer un peu ce truc, qui est un peu le truc des punks et des anarchistes, en me disant, mais non, un gars qui doit être adulé comme le dieu de la poésie ou le dieu de ci ou de ça, en fait, tout ce qui est dit par un être humain peut être intéressant en tout cas.

NDD : Quand vous faites vos gravures, c'est souvent accompagné de phrases, etc. Donc ça, ça fait partie du processus. C'est quoi le plus important ? C'est l'image ou c'est le texte ?

Al Anarkorêveur : J'ai l'impression que l'un ne va pas sans l'autre. Souvent, je ne fais jamais les deux en même temps, je n'ai jamais des périodes d'écriture en même temps que des périodes visuelles où je vais graver, où je vais faire des dessins. C'est l'un, puis après l'autre. Mais pas forcément dans le même sens. C'est-à-dire que je peux commencer à graver parce que je veux parler d'un sujet, bon, en ce moment, c'est sur la transidentité que je grave beaucoup. Donc, je vais parler de ça. Je vais le graver parce qu'il y a des images qui me viennent et que je veux montrer ce que c'est de mon point de vue, effectivement, avec une envie d'être un peu poétique dans la façon de montrer. Et après, des textes vont venir. Ou alors, il y a des textes qui viennent sur d'autres sujets, sur la dépression par exemple, c'est des textes qui sont nus, et après j'ai fait des linogravures sur la dépression.

NDD : Du coup, le déclic, vous me dites, c'est la confrontation au public. Que ce soit par Facebook ou Instagram, c'est cette confrontation-là et le retour qui vous a fait dire, ok, je fais le pas quoi.

Al Anarkorêveur : Ben oui, à partir du moment où il y avait de plus en plus de personnes qui

disaient ça me parle vachement ce que t'écris. Ou tes illustrations, elles me parlent vachement. Bah je me suis dit je vais continuer alors si ça parle, même si ça parle qu'à dix personnes. Vraiment avec ce truc de fuck up, fuck l'élitisme, en fait, ce truc. Mais déjà, quand j'étais éduqué, j'avais vachement réfléchi, par exemple, au style d'écriture, comme dans tout métier, on a un jargon. Et les travailleurs sociaux ont leur jargon. Alors moi, je travaille dans le handicap mental. Donc il y a un jargon très spécifique et très psychologique en plus. Et donc, des fois, on fait des rapports et des rapports qui sont lus par des parents qui ont leur enfant handicapé placé dans la structure et on parle toujours dans un jargon que tout le monde n'a pas, que tout le monde ne connaît pas. Et ça, ça m'énervait beaucoup. Donc, je faisais exprès de faire des écrits hyper simples. Le but étant que n'importe qui puisse comprendre mes phrases. Et ça, ça a toujours été un truc, je veux que ce soit accessible à tous, alors il faut que je rende accessible à tous. Et quand j'écris, j'essaie de, de la poésie, là, j'essaie de faire la même chose. Je ne veux pas faire un truc très élitiste. Moi, je ne fais pas, je ne compte pas mes vers, je ne fais pas forcément des rimes, je n'ai pas cherché des mots rares. Je veux que ce soit que ça parle un peu directement, avec des mots simples.

NDD : C'est quoi votre premier souvenir d'artiste ? Est-ce qu'il y a eu un déclic où vous vous êtes dit, hormis le retour sur Instagram ?

Al Anarkorêveur : Non, je n'ai pas vraiment de souvenirs marquants. Peut-être si, sur le premier fanzine que j'ai fait, où il y avait, ben, quelques textes et, effectivement, des illustrations, enfin, avec nos gravures, je me suis dit, ah ouais, quand même, j'ai fait ça. Peut-être, peut-être, je peux me dire artiste, mais je n'ai pas de truc flagrant.

NDD : Alors, je vais parler des premières œuvres par lesquelles je vous ai découvert et aimé, j'ose

le mot. Je suis vraiment devenu fan avec deux œuvres. La première, c'est une linogravure. Maintenant, je sais le mot. C'est ça. Alors, c'est un homme qui tient une seringue dans la main et qui la porte, je l'imagine, vers la lumière pour voir ce qu'il y a dedans et au-dessus, on voit la phrase suivante : "On chasse les bulles d'air, les mains tendues vers la lumière." Je ne peux pas vous dire à quel point ça m'a touché cette phrase. Elle a résonné en moi, je trouve ça vraiment non seulement beau, poétique, c'est tellement vrai, quoi. Ce qu'on fait dans la vie de tous les jours. La vie est dégueulasse et on vient et on va chasser tout ça pour ne garder que la lumière. Je trouve tout ça d'une beauté extrême. Vraiment, j'ai adoré ça. Il y a un autre message dans cette œuvre que moi, je n'ai pas vu. Et ma question, c'est, ben voilà, vous mettez une œuvre qui me tient à cœur. Moi, je la reçois, on ne se connaît pas. Et je la reçois pour ce qu'elle n'est pas. Même si je vois la poésie. Est-ce que pour vous, c'est quelque chose qui est, entre guillemets, raté ? Suis-je quand même relié à ce que vous avez proposé, même si j'ai pas compris le postulat ?

Al Anarkorêveur : Bah moi je trouve que vous l'avez compris le postulat parce que c'est effectivement ça, c'est putain la vie c'est chaud, la vie c'est dur, c'est de la merde et pour pouvoir quand même supporter tout ça, il faut bien qu'on aille vers la lumière et qu'on chasse un peu la merde, parce que sinon, on n'y arriverait pas. Et cette image, moi, elle m'est venue parce que quand on fait les injections d'hormones, parfois, on le fait en petits groupes pour se donner des

tips, pour se sentir moins seul. La transition de genre, c'est quand même pas simple. Et en même temps, je trouve ça hyper beau de se retrouver là et de s'accrocher à ce truc. Donc, finalement, même si vous n'avez pas du tout vu quelqu'un qui va se mettre des hormones dans les fesses, vous avez quand même vu qu'il y a quelqu'un qui va chercher la lumière et qui veut rendre sa vie belle et qui veut qu'il y ait du beau dans sa vie. Donc, finalement, on est relié, même si on n'était pas sur le même truc. Et puis c'est, je pense, le concept de l'art, c'est que chacun voit, il y a des linogravures où les gens

voient des trucs. Et je pense que c'est ce qui est important aussi, que ça vienne toucher des gens à des endroits et que ça leur crée des émotions. Moi, je trouve ça génial quand ils me disent Oh, ça me fait tellement penser et ils sortent un truc qui n'a rien à voir avec ce que j'ai voulu faire, mais je vois qu'ils sont rattachés à une émotion, d'un souvenir ou d'une impression et ça... Ça, c'est très, très

beau. Je pense que si l'art peut faire ça, eh ben, il y a de là, c'est ce qu'il faut, quoi.

NDD : L'art, c'est une interprétation, quoi. C'est un support au rêve.

Al Anarkorêveur : Ouais, et à se relier.

NDD : On peut penser, si on croise un petit peu votre travail comme ça, à la va-vite, qu'il y a une espèce de colère. Quand on lit vos mots : "le caillou il s'en fout, quand il dévale la montagne, il ne fait pas de détour pour t'épargner", on peut prendre ça pour "tu vas te prendre le caillou et ce n'est pas un petit quoi". Pour moi, c'est

l'inverse que ça veut dire. Je ne sais pas si vous êtes d'accord. C'est "Partout j'allais avec ma rage", d'accord, mais la rage, elle est inhérente, personnellement, je pense à la société et à la politique qui nous entourent. On ne peut pas marcher sereinement. Votre art, c'est une sorte de réconciliation avec soi. Et je trouve que la rage, elle cache ça dans votre œuvre. Moi, je ne la vois pas, en fait. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? Est-ce que vous êtes d'accord ou est-ce que je délire totalement ?

Al Anarkorêveur : En tout cas, si elle ne se voit pas, si elle n'est pas dans mon œuvre, elle est en moi la rage. Alors elle a été, comme je vous le disais, beaucoup plus forte quand j'étais un peu plus jeune. Et c'est juste que cette rage me sert dans mon travail artistique, mais effectivement, c'est transformé. Moi je voulais vraiment mettre de la poésie justement là-dedans, sinon je serais restée dans les milieux anarchistes à gueuler ma rage par tous les moyens. L'art, ça permet de ne pas rester avec cette rage mais d'être toujours un peu connecté à elle. Je ne veux pas faire un truc cul-cul des petits oiseaux comme si le monde extérieur n'existait pas.

NDD : Je rectifie sur ce que j'ai dit, je suis d'accord avec vous, c'est un peu le moteur, grosso modo.

Al Anarkorêveur : Oui.

NDD : J'ai choisi une autre image où il n'y a pas de texte mais qui est belle, quoi. Qui invite encore au voyage, à se poser, à réfléchir. Est-ce que vous pouvez nous la décrire ?

Al Anarkorêveur : Alors c'est une linogravure d'une barque, d'un petit bateau, avec une personne dedans, sur une mer qui a l'air un peu agitée quand même. Mais dans la nuit avec la lune qui est là et des étoiles et une mouette. Et voilà.

NDD : Ouais, et moi, ça, encore une fois, je l'ai

choisi parce que ça résume, à mon avis, votre poésie, c'est-à-dire que oui, on voit que la mer est démontée, et les voiles, elles ne sont pas levées, elles ne profitent pas du vent, quoi.

Al Anarkorêveur : Non.

NDD : Elles sont repliées. Encore une fois, mais oui, c'est moi qui navigue, c'est mon bateau, quoi. Cette œuvre, est aussi forte que la première dont on a parlé.

Al Anarkorêveur : Ouh, effectivement, il y a la mer qui est démontée en bas de l'image et le ciel, il a l'air complètement calme. J'ai dessiné zéro nuage, zéro tempête dans le ciel et c'est un peu ce truc-là de dire : ouais, c'est agité, et en même temps, moi, maintenant, là, je suis là, et en même temps, il y a aussi quelque chose de calme, maintenant. Ça aurait été il y a vingt ans, je pense que j'aurais fait tempête dans le ciel en même temps, quoi.

NDD : Ouais, c'est bien parce que c'est ce qu'on expérimente tous, en fait. On a tous cette sensation-là de devoir mener sa barque au milieu d'éléments hostiles, quoi.

Al Anarkorêveur : Ouais.

NDD : C'est ça qui est beau avec l'art. Ça fait réfléchir à soi à travers l'expérience des autres.

Al Anarkorêveur : C'est ça.

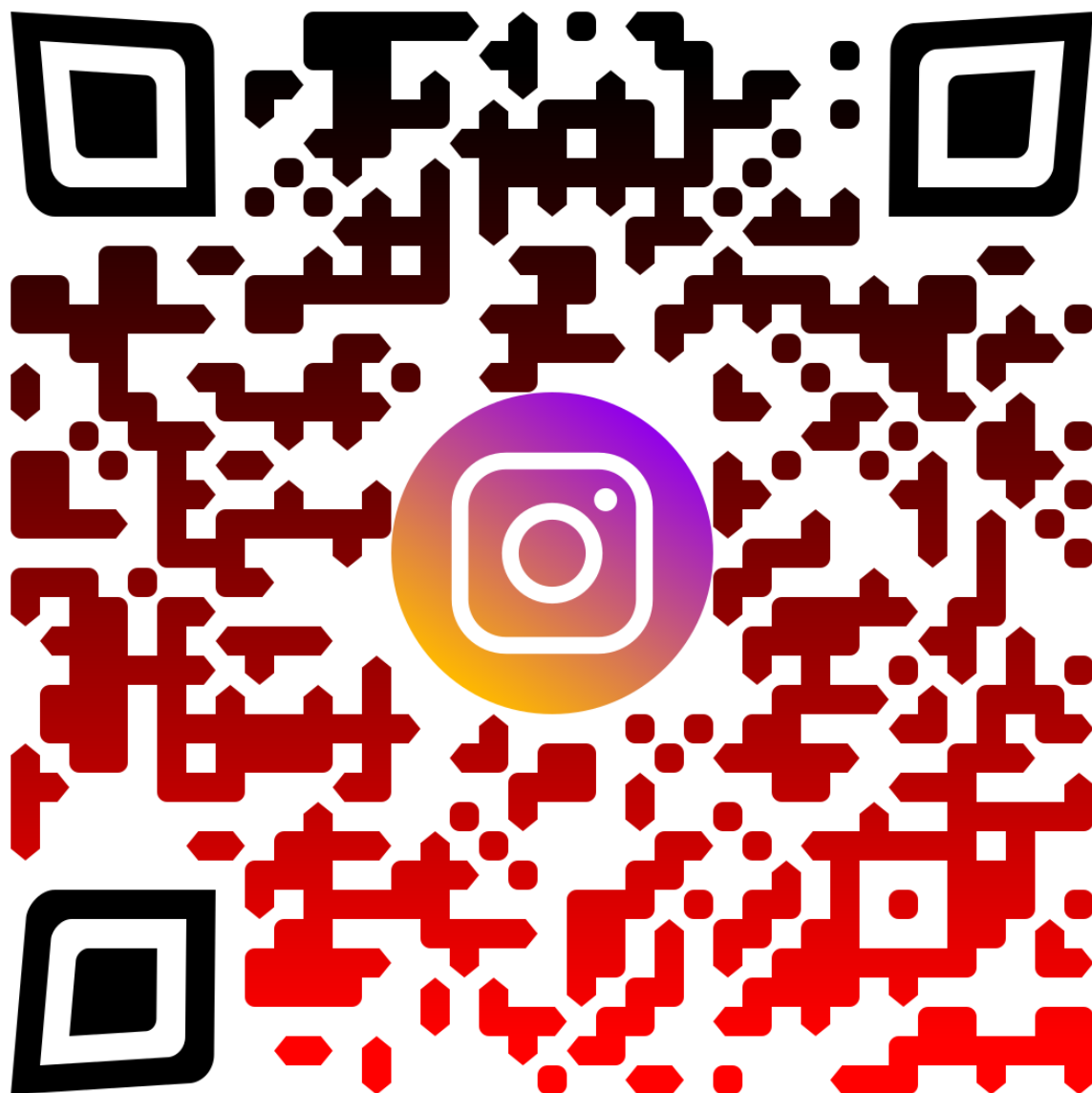
NDD : J'ai une dernière question pour vous. La première, c'est est-ce que vous voulez conseiller à nos auditeurs ? Quoi que ce soit, que ce soit un livre, un film, une série, un autre artiste qui vous a touché, que vous aimez, que vous voulez faire connaître ou partager.

Al Anarkorêveur : J'aimerais bien parler d'un livre de poésie justement. Parce que c'est quand même ce que j'aime beaucoup. Et c'est un livre de Léa Rivière intitulé L'odeur des pierres mouillées. Aux éditions du commun et cette

poésie qui est une poésie très minérale et végétale et incroyable, raconte aussi la vie de personnes trans ou queer à la campagne. Mais, justement, dans la forêt, vers la rivière, et c'est d'une poésie incroyable. Moi, c'est le livre, je lis pas mal de poésie et c'est vraiment le livre qui m'a le plus touché. Je recommande.

NDD : Ok. Ben on va s'arrêter là. On vous remercie encore une fois, vraiment, d'avoir accepté notre invitation.

Al Anankorêveur : Merci à vous pour l'invitation, en tout cas. Merci à vous. ●



ETALORS?

WARNING:
DO NOT COPY!



LE

FUNCAST CULTUREL





NO COMMENT



8 déc. 2024



1 déc. 2024



24 nov. 2024



17 nov. 2024



10 nov. 2024



3 nov. 2024



24 nov. 2024



22 nov. 2024



21 nov. 2024



20 nov. 2024



19 nov. 2024



18 nov. 2024



1 déc. 2024



29 nov. 2024



28 nov. 2024



27 nov. 2024



26 nov. 2024



25 nov. 2024



8 déc. 2024



6 déc. 2024



5 déc. 2024



4 déc. 2024



3 déc. 2024



2 déc. 2024



24 oct. 2024



17 oct. 2024



10 oct. 2024



3 oct. 2024



26 sept. 2024



19 sept. 2024



5 déc. 2024



28 nov. 2024



21 nov. 2024



14 nov. 2024



7 nov. 2024



31 oct. 2024



8 déc. 2024



1 déc. 2024



24 nov. 2024



17 nov. 2024



10 nov. 2024



3 nov. 2024



3 déc. 2024



2 déc. 2024



1 déc. 2024



30 nov. 2024



29 nov. 2024



28 nov. 2024



9 déc. 2024



8 déc. 2024



7 déc. 2024



23 janv. 2025



22 janv. 2025



21 janv. 2025



20 janv. 2025



17 janv. 2025



16 janv. 2025



20 janv. 2025



17 janv. 2025



16 janv. 2025



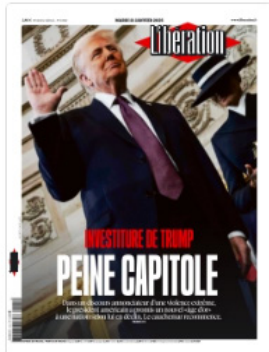
23 janv. 2025



22 janv. 2025



21 janv. 2025



20 janv. 2025



19 janv. 2025



17 janv. 2025



26 janv. 2025



19 janv. 2025



12 janv. 2025



5 janv. 2025



29 déc. 2024



22 déc. 2024



OH LE POULET

OH LE POULET, CE SONT DES CRITIQUES, DES CHRONIQUES, DES COUPS DE COEURS ET C'EST PÊLE-MÊLE !

LAMBERJACK THE MONSTER

PAR KIIWUII

Lumberjack the Monster est un film de Takashi Miike. Je l'ai regardé parce que je n'arrive pas à me sortir *Ichi the Killer* de la tête. Le film n'a pas la même esthétique, mais il faut dire qu'en 24 ans, la manière de filmer a bien changé.

De quoi parle le film ? C'est un thriller avec – surprise – des psychopathes, une récurrence chez Takashi Miike. Akira, un avocat psychopathe, se fait attaquer par un tueur en série recherché par la police. D'un côté, on suit Akira, qui tente de retrouver son assaillant et de comprendre qui il est vraiment. De l'autre, une enquête de police menée par une profilleuse badass, Ranko Toshiro. Leurs chemins s'entrecroisent au fil de leur traque du "bûcheron monstrueux".

Contrairement à *Ichi the Killer*, *Lumberjack the Monster* est bien moins sanglant – même si, soyons honnêtes, je doute qu'un humain normalement constitué puisse saigner autant

que dans ce film. Mais ce n'est pas "si" horrible à regarder. La tension ne repose pas seulement sur la menace du tueur : elle vient aussi du combat intérieur du personnage principal, tiraillé entre ses pulsions meurtrières et une empathie naissante. Je me suis surprise à douter de ses choix jusqu'à la dernière minute. À la fin, je changeais d'avis toutes les deux secondes, me demandant s'il allait replonger ou non.

J'ai même eu peur qu'il meure. L'idée qu'il survive, avec cette empathie qui commence à poindre, m'intéressait. Que nenni ! La fin m'a encore plus surprise.

Ce que j'aime dans le cinéma de Takashi Miike, c'est son usage du son. Il ne sature pas ses films de musique, et à certains

moments clés – ces instants où une remise en question s'opère – la bande-son "bugue" presque, comme un signal d'alarme. Il sait aussi s'effacer : il y a des scènes où la musique s'arrête net, laissant le personnage reprendre son souffle après une attaque ou une révélation.

Takashi Miike nous force à enquêter nous-mêmes. Il nous donne tous les indices dès le



début, puis nous expose le problème. Vient ensuite le point de bascule où les personnages résolvent l'énigme : soit vous avez deviné qui est le bûcheron monstrueux, soit vous le découvrez en même temps qu'eux. Pour ma part, je n'avais pas tout deviné avant la révélation finale – il y avait tellement de suspects et de personnages impliqués que le doute était constant.

Justement, parlons des personnages. Outre Akira Ninomiya, cet avocat psychopathe fiancé à Emi Hasumi, on trouve Kuro Sugitani, un médecin, lui aussi psychopathe. Côté police, Inui Toto est l'un des personnages les plus développés et les plus importants pour l'histoire. Quant à Ranko Toshiro, elle n'est pas juste une flic efficace : elle n'est pas tant dénigrée par ses collègues ou les témoins, ce qui est assez rare pour être souligné.

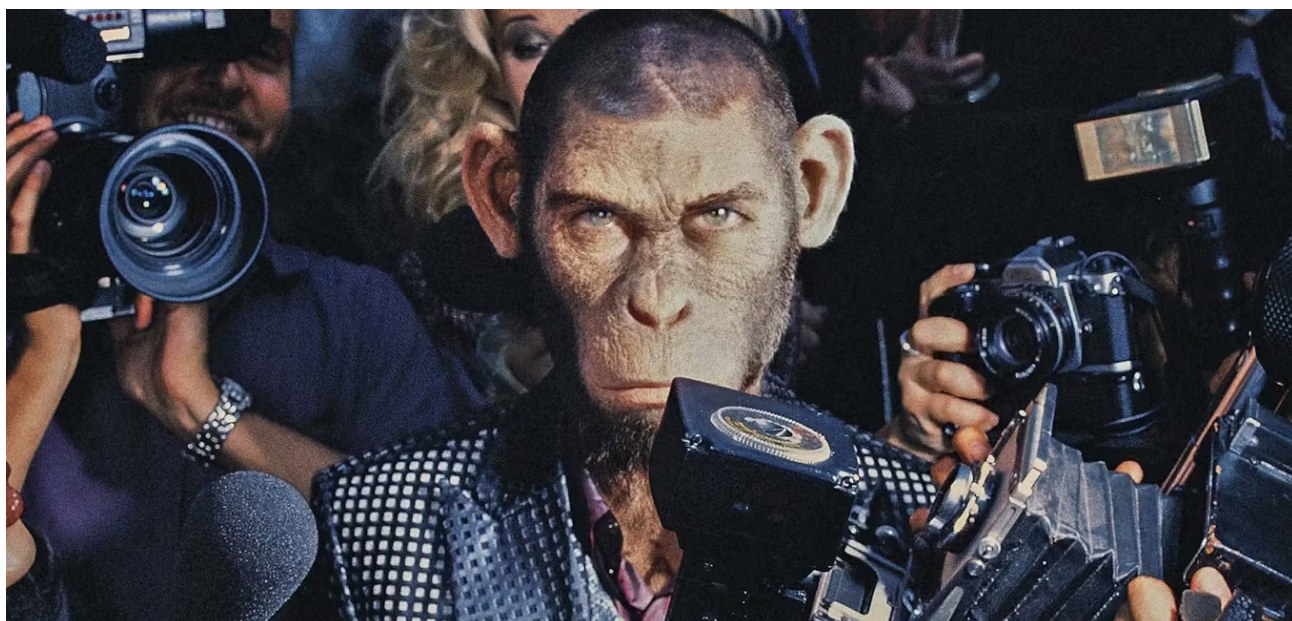
Tous ces personnages ont une profondeur, malgré la durée relativement courte du film. Chacun a un objectif et des valeurs claires. Ranko, par exemple, veut prouver qu'elle est capable de résoudre l'affaire, quitte à transgresser certaines règles pour y parvenir.

En bref, Lumberjack the Monster est une bonne porte d'entrée dans l'univers de Takashi Miike. Le film reste dans les codes du cinéma des années 2020 et n'abuse pas de l'hyper-violence. Les thèmes abordés peuvent être lourds, certes, mais après tout, c'est un thriller de Takashi Miike. ●

BETTER MAN **(COLLECTIF)**

Le biopic Better Man, consacré à Robbie Williams et réalisé par Michael Gracey (The Greatest Showman), adopte une approche radicalement originale en faisant incarner le chanteur par un singe en CGI. Une décision audacieuse qui intrigue autant qu'elle divise.

Better Man retrace la vie tumultueuse de Robbie Williams, de ses débuts avec Take That à sa carrière solo, en passant par ses addictions et ses moments de doute. La narration subjective du film est assumée dès l'introduction, lorsque Williams annonce qu'il va raconter son histoire « à sa manière ». L'incarnation simiesque du chanteur reflète ainsi son regard dépréciatif





sur lui-même, traduisant une dualité entre son statut de star et son manque d'estime de soi.

Cette approche déroute. Certains y verront une métaphore brillante de son mal-être, tandis que d'autres considéreront qu'elle nuit à l'émotion et empêche toute identification au personnage. Le film oscille ainsi entre originalité et auto-sabotage, posant la question de la pertinence de ce parti pris.

Sur le plan visuel, *Better Man* propose des trouvailles marquantes. La scène de la noyade, où une marée humaine de fans envahit l'écran pour incarner l'étouffement ressenti par le chanteur, se distingue par sa force symbolique. De même, une scène de bataille illustre le combat intérieur de l'artiste avec une esthétique saisissante.

Si le film tente de dresser le portrait d'un homme brisé, il ne peut s'empêcher de flatter le mythe Robbie Williams. Loin de se contenter d'une critique de l'industrie musicale, il célèbre également le génie de l'artiste, créant une ambiguïté qui frôle parfois la prétention. La relation compliquée entre Williams et son père vient renforcer la dimension dramatique du film, ajoutant une couche supplémentaire à cet autoportrait singulier.

Better Man se présente ainsi comme un biopic fascinant et clivant. Son audace visuelle et narrative en font une œuvre à expérimenter, au risque de dérouter autant qu'elle captive. ●

DEMOLITION MAN **(COLLECTIF)**

Sorti en 1993, *Demolition Man* s'est imposé comme un incontournable du cinéma d'action des années 90. Réalisé par Marco Brambilla, ce film réunit Sylvester Stallone et Wesley Snipes dans un futur aseptisé où la violence a disparu... jusqu'à ce qu'elle resurgisse de la pire des manières.

L'intrigue repose sur le face-à-face entre John Spartan, policier aux méthodes expéditives, et Simon Phoenix, criminel survolté. Tous deux sont cryogénisés à la suite d'une arrestation chaotique en 1996. Lorsqu'en 2032, Phoenix est décongelé dans une société pacifiée où même les injures sont sanctionnées, il met instantanément ce monde sens dessus dessous. Pour l'arrêter, les autorités n'ont d'autre choix que de réveiller Spartan, plongé dans un univers qui lui est devenu étranger.

Sous ses allures de blockbuster musclé, le film propose une réflexion plus subtile qu'il n'y paraît sur le futur et ses dérives. La vision d'un monde hyperréglementé, où la liberté individuelle est bridée au nom de la paix sociale, résonne encore aujourd'hui. Le scénario oscille ainsi entre satire et caricature, dénonçant à la fois un totalitarisme aseptisé et une nostalgie pour une époque plus brute et instinctive. Cette dualité alimente les débats : s'agit-il d'une critique du politiquement correct ou d'une simple exaltation de la virilité triomphante ?

L'ambiguïté du propos se reflète également dans le traitement des personnages. Si Stallone incarne un héros caricatural tout droit sorti des films d'action des années 80, Wesley Snipes campe un antagoniste extravagant, plus proche du dessin animé que du véritable sociopathe. Sandra Bullock, dans un rôle naïf et enthousiaste, apporte une touche de légèreté supplémentaire, contribuant au ton mi-sérieux mi-burlesque du film. Certaines scènes, comme l'énigme des trois coquillages ou la censure des insultes, sont devenues cultes et continuent d'alimenter les discussions.

Au-delà de son efficacité en tant que divertissement, *Demolition Man* intrigue par son positionnement idéologique. En 1993, certains critiques ont vu dans ce film une apologie de la force brute et du capitalisme décomplexé, tandis que d'autres y ont décelé une critique acerbe du conformisme. Fait notable : le rôle de Simon Phoenix avait initialement été proposé à Jackie Chan, qui le refusa pour ne pas incarner un méchant.

Trente ans après sa sortie, *Demolition Man* demeure une œuvre fascinante par son mélange d'action explosive et de satire sociale. Si son esthétique et certaines de ses idées peuvent sembler datées, son propos continue de faire écho aux débats contemporains sur la liberté, le contrôle et la violence. Un film culte, à la fois

jubilatoire et intrigant. ●

CRIMINAL PAR KHOULOU SASSI

Et si toute une enquête se jouait en quelques



heures, entre quatre murs ? Pas d'action, pas de courses-poursuites, juste des mots, des regards et des silences qui en disent long. C'est le pari osé de la série 'Criminal', un thriller d'interrogatoire captivant unique en son genre. 'Criminal' est une série policière originale qui prend place exclusivement dans une salle d'interrogatoire et ses coulisses. Chaque épisode met en scène un suspect face à une équipe d'enquêteurs qui tente de le faire avouer ou de démêler la vérité. L'enjeu ? Trouver des failles dans son récit, décrypter ses émotions et jouer sur la psychologie. Ce qui rend la série encore plus spéciale,

c'est qu'elle existe en plusieurs versions : britannique, française, espagnole et allemande. Chaque pays propose ses propres enquêtes, avec ses propres policiers et sa propre culture judiciaire, mais toujours dans le même décor minimaliste et oppressant. 'Criminal' compte 16 épisodes répartis entre 4 versions, chacune avec 3 épisodes, sauf la version UK qui a une saison 2 avec 4 épisodes. Les premières saisons sont sorties en 2019, à l'exception de la saison 2 de Criminal: UK, qui a été diffusée en 2020. Ce qui frappe d'emblée, c'est l'intensité des dialogues et du jeu d'acteur. Ici, tout repose sur les performances des comédiens et sur la tension dramatique. David Tennant, dans la version UK, offre une prestation glaçante, tandis que Nathalie Baye et Sara Giraudeau brillent dans la version française. La mise en scène sobre mais efficace rappelle le théâtre : un huis clos où chaque geste, chaque regard compte. L'écriture est intelligente, jouant sur la manipulation, le doute et le suspense psychologique. Quand on parle des points forts de la série 'Criminal', on peut évidemment évoquer son concept original et immersif, qui plonge le spectateur dans des interrogatoires captivants, et des acteurs magistraux qui créent une tension constante. En revanche, du côté des points faibles, il y a quelques aspects à souligner, le manque d'action peut frustrer ceux qui attendent des scènes plus dynamiques. Et, avec seulement 3 épisodes par version, la série peut sembler trop courte, et donner l'impression de trop raccourcir l'intrigue. Pour finir cette chronique, 'Criminal' démontre que le suspense ne repose pas uniquement sur des scènes d'action ou des meurtres sanglants. Grâce à une mise en scène épurée et une écriture percutante, la série nous plonge dans des interrogatoires tendus où chaque réponse cache un secret. C'est une série incontournable

pour les amateurs de thrillers psychologiques et de stratégies manipulatrices, où la vérité se trouve souvent là où on ne l'attend pas.



SONIC 3 **(COLLECTIF)**

Avec Sonic 3, la franchise vidéoludique adaptée au grand écran tente une nouvelle fois de séduire son public. Après deux opus réussis, ce troisième volet semble marquer un coup d'arrêt.

Sonic et Sonic 2 avaient trouvé un équilibre entre hommage au jeu vidéo et blockbuster familial efficace, mais Sonic 3 tombe dans le piège du trop-plein. L'intrigue introduit de nouveaux personnages, complexifie inutilement la mythologie et fait des choix narratifs discutables. L'arrivée d'un ancien Sonic vieux de 50 ans et du grand-père de Robotnik ajoute un niveau de confusion qui alourdit l'ensemble.

L'un des principaux problèmes de Sonic 3 est sa gestion des personnages. Là où les premiers films misaient sur le charme de Sonic et sa dynamique avec ses alliés, ce nouvel opus relègue trop souvent son héros au second plan. Le film tente de raconter une histoire d'émancipation adolescente, mais échoue à transmettre une réelle émotion. Pire, les figures d'autorité censées accompagner Sonic semblent plus immatures que lui, une tendance déjà présente dans le cinéma familial mais qui atteint ici des sommets d'absurdité.

Là où Sonic 3 aurait pu briller, c'est dans son animation et ses scènes d'action. Pourtant, malgré quelques séquences spectaculaires, le film souffre d'une surenchère qui finit par lasser. Les combats manquent d'originalité et

la mise en scène perd en lisibilité. Le plaisir simple et efficace des deux premiers volets se dilue dans une overdose d'effets spéciaux.

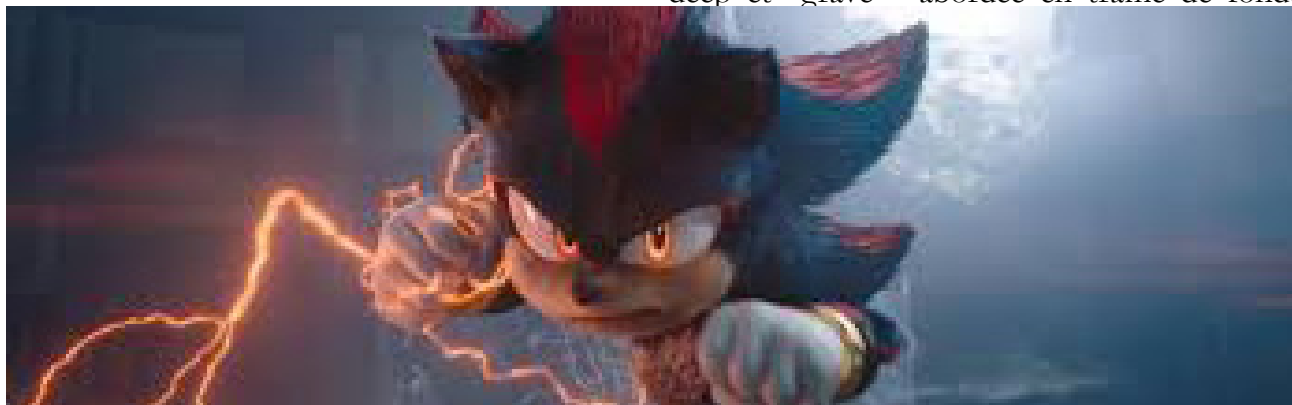
Comme si cela ne suffisait pas, Sonic 3 ne cache pas ses intentions de poursuivre l'aventure avec un quatrième opus. Une décision qui risque de diviser les fans, d'autant que le final du film laisse présager une suite qui pourrait encore plus s'éloigner de l'esprit originel.

Si Sonic 3 n'est pas un naufrage total, il reste l'épisode le plus faible de la trilogie. Trop ambitieux pour son propre bien, il dilue son charme dans une intrigue trop alambiquée et

l'idéalisation. ●

EVERYTHING EVERYWHERE ALL AT ONCE **(PAR GAUTHIER)**

Film d'action et de SF qui reprend la philosophie absurde de Camus dans l'essai du "Mythe de Sisyphe". Le tout intégré dans une histoire prenante. Ce que permet la technologie et l'univers permet des effets spéciaux et des combats qui font vraiment plaisir à voir avec une légèreté comique malgré la thèse assez deep et "grave" abordée en trame de fond.



une exécution qui manque de maîtrise. À voir pour les fans... mais sans en attendre trop.

●

BLUE EYE SAMOURAI **(PAR GAUTHIER)**

Blue Eye Samurai : DA incroyable et originale - Un animé dans la japon traditionnel des années 1600. Des combats super bien faits, des intrigues politiques qui se croisent, et de la romance le tout dosé à la perfection avec un personnage principal très original qui apporte beaucoup de frais au genre "histoire de vengeance". Un tableau élégant qui ne fait pas l'erreur de tomber dans les archétypes ou

Un film avec une double lecture hyper cool à voir une fois voir deux pour en comprendre l'ampleur. ●





FICTION



AVANT L'HIVER

PAR CHRISTOPHE PAN

Ce sont des chiffres que les gens veulent, invariablement.

Ils vous jugent avec des réflexes de comptable de province. Ils veulent des nombres - n'importe lesquels et tous - votre âge pour commencer, les salaires annuels, mensuels et mes chiffres de vente. Et si cela ne suffit pas, ils iront prendre ceux des voisins et des épouses des voisins, et tous les chiffres alentours. Ils veulent des nombres, en masse, ordonnées en axe x et y. Cela leur donne une idée de qui vous êtes vraiment, et de si vous valez le coup. L'humanité entière se case dans une cellule Excel. Tout se mesure en perte et profit, en nombre d'amis, en nombre de retweet. Parfois, je me laisse prendre au piège. J'oublie. On me demande mon métier et moi, je réponds, bêtement.

- Je suis écrivain. J'écris des romans policiers.

Que j'ai l'air malin ! Dans ce train qui se traîne, avec mes deux carnets de notes ouverts et mon stylo Bic à la main, que j'ai l'air malin, que j'ai l'air sûr de moi ! La femme qui m'a posé cette question penche sa tête légèrement. Elle n'est ni surprise, ni intéressée. Elle compte. Elle compte et elle cherche. M'a-t-elle déjà vu à la télévision ? Sur Netflix ? Suis-je Guillaume Musso ou l'époux de cette animatrice TV ? La question s'est déjà formée dans son crâne, c'est la seule et la première qui lui soit venue, c'est la première et la seule à laquelle tout le monde pense. Elle la retient encore un peu, elle ricoche contre les parois de son cerveau. La voilà avec des bosses, mal foutue, déformée. Mais elle hésite encore. Serait-ce impolie de sa part de demander...

- ... et combien de livres avez-vous...

- ... écrits ?

- ... vendus.

Au lieu de répondre 158, je mens. Je dis entre 300 et 400, ce qui a le même effet.

Peanuts.

Je suis écrivain et la voilà Reine d'Angleterre ressuscitée. Elle sourit et redresse sa tête, comme si j'avais amoindri puis restauré sa fierté tour à tour. Elle se replonge dans son bouquin - le roman d'un auteur - et me laisse à mes carnets de notes.

Ce train est anormalement lent pour un TER de province. Et bruyant. Il y a des conversations qui se jouent et je n'en saisis ni le sens, ni l'origine. De toute façon, à l'exception de la jeune femme qui me fait face et qui m'ignore, je ne vois que des nuques. Mais ces nuques me parlent. Elles me racontent leurs histoires, chacune me murmure leurs secrets. Il y a celle à la coupe militaire du passionné de fitness. Son cou, large, s'enchevêtre avec ses trapèzes, dessinant deux anses de part et d'autre, deux grosses anses musculeuses pour un cou en forme d'amphore. Il tient sa tête droite et haute, dans le train comme dans l'adversité, placée exactement au milieu de ses épaules, large comme un boulevard. Cet homme aime la symétrie, dans son corps et dans sa vie. Il est assis seul, au centre de la rangée.

Deux rangs plus loin, il y a la nuque qui cherche une seconde jeunesse. Des cheveux fraîchement coupés sont restés coller sur la peau et parsèment le haut d'une chemise dernier cri. Sa tête se balance en 198 BPM, au rythme de la techno qui s'échappe des AirPods plantés dans des oreilles aux lobes tombants.

Puis il y a cette nuque qui me ressemble, abandonnée, négligée, aux cheveux en désordre. Une

nuque dont le propriétaire se fout : personne n'est censée le regarder de dos. Le cou porte des traces de rougeurs, longilignes et parallèles. Je les connais, j'ai les mêmes, preuve d'un TOC qui consistent à se gratter le cou à la moindre contrariété. D'ailleurs, c'est exactement ce que je suis en train de faire. Et a priori, c'est aussi contagieux que le bâillement en public, car le voilà qu'il se gratte à son tour avec une main aux doigts tâchées d'encre.

Comme mes doigts à moi. Les mêmes tâches, la même encre. Bien sûr, mon sang se glace. Je le vois amorcer un nouveau geste, il tourne sa tête lentement, dans ma direction. Mon cœur se fige, je tourne la tête aussi vite que je peux. Derrière moi, je ne vois que des visages et une nuque. Une nuque qui porte des traces de rougeurs, longilignes et parallèles, discrètes traces de griffures névrotiques.

Je reprends ma position initiale. Je ne revois qu'un amas de personnes au milieu d'un brouhaha de voix trop basses pour comprendre ce qu'il se dit. Et s'ils parlaient de moi, je me demande ? Je sens que le wagon entier attend l'arrivée du contrôleur.

« Que cet individu prouve sur le champ qu'il est bien à sa place ! »

A l'arrêt précédent déjà, un jeune homme Louis Vuittoné a lancé un « Messieurs ! » en guise de « Bonsoir ». Une attaque en douce, pour la bonne bouche. Je ne suis pas un « Messieurs », je suis un imposteur et tout le monde le voit. Je ne fais pas illusion, je ne tiens pas trente secondes en comparaison. Mes carnets de notes viennent de Lidl, mes baskets sont labellisées Tex, et, mon Dieu, mais qu'est-ce que je porte ? Du tissu avec des trous.

- Je reviens pour des funérailles. Celles de mon père.

Je lance en panique une fusée de détresse, pour calmer mon esprit, lui jeter un autre os à ronger. Peanuts.

La jeune femme, obligée par la politesse, ne m'accorde qu'une bouée et me laisse me débrouiller.

- Mes condoléances, dit-elle avant de se replonger dans son livre.

Son haleine a une odeur de paille. J'ai l'impression de sentir le corbeau. Je dérive totalement et je m'accroche à la seule pensée logique qui me vient. Je ne vois que des nuques. Personne ne me dévisage, personne ne parle de moi. Personne ne m'insulte.

Personne ne fait attention à moi.

Je respire à nouveau. Je note quelques phrases dans mes carnets avant de les ranger. Voilà leurs utilités. Ils gardent une trace, ils sont remplis de réflexions et d'absurdités. Ils renferment des jaloux, des menteurs, des frustrés. Ils sont la source du mal. Et j'y replonge, tête la première.

2

L'épouvantail sent la fiente, la fiente des grandes villes, celle des pigeons nourris aux fragments de plastique et aux miettes de pain. Dans mon esprit, il sentait la paille mouillée et la pisse de chien, il avait une odeur d'urine et de noisette. S'il y a toujours de bonnes raisons pour revenir sur les lieux de son enfance, c'est que personne ne les connaît. Ou que tout le monde ment. Planté au milieu du champs de maïs, je mesure à quel point les souvenirs sont corrosifs. Ma mémoire a fondu, j'ai les souvenirs aussi mous que les caramels qui collent aux doigts et fondent en bouche, qui s'amalgament avec le papier d'emballage mais que l'on suce quand même, parce que le sucre, c'est bon, quoi qu'on en dise.

Planté au milieu du champs de maïs, j'essaie de démêler mes souvenirs, j'essaie de remettre les choses dans le bon ordre et de trier les événements qui frappent à ma porte - tous à la fois, comme si tout était arrivé en même temps. Dans mon esprit se dresse une toile immense, indéchiffrable, difficile à contempler, encore moins à saisir. Les innombrables polaroids qui la composent demeurent hors de portée de ma compréhension. Mais oui, je le reconnais cet endroit. L'épouvantail qui jadis m'effrayait, les tiges de maïs qui me dépassaient d'une tête, et cette demeure tordue à l'extrémité du chemin. Ma demeure. Celle de mon père.

Je sors mon appareil photo, un appareil vintage, quasiment introuvable en dehors de Paris, dans les quartiers hauts de gamme qui se la jouent caniveau-chic. Je prends l'épouvantail en photo, parce que c'est mon ancrage, parce que c'est la seule chose dont je me souviens parfaitement et la seule chose qui n'a pas changé d'un iota. Ce qui est ironique, c'est que la seule chose dont je me souviens parfaitement est l'une des deux choses qui me terrifiait le plus. Lui dans ce champ et le poster d'un épouvantail sur le mur de ma chambre.

Je devine comme un schéma dans mes terreurs enfantines.

Je fais quelques pas dans l'allée, sans chercher à atteindre mon but. Il y a toujours de bonnes raisons de ne pas faire plus et tout le monde se tait pour ne pas mentir. J'ai ma valise qui m'attend sur le trottoir, j'ai mon Uber qui patiente, j'ai l'hôtel à atteindre, j'ai les clefs, je pourrais revenir dès que je le souhaite. Cette maison – ma tordue comme je la surnommait – c'est mon héritage après tout. Ce n'est pas la peur qui guide mes choix. Je suis adulte maintenant, l'épouvantail dans mon dos n'est même plus capable d'effrayer les corbeaux. Ils lui chient dessus. Corneilles, pigeons et vautours chient allégrement sur la statue de paille qui étaient censés les gouverner. C'est le miracle de l'évolution.

Je rebrousse donc chemin rapidement pour ne pas abuser de la patience de mon chauffeur.

- Tout va bien, monsieur ? Tranquille ? demande-t-il à mon reflet dans le rétroviseur. J'ai eu peur pour vous.

- Tout baigne ! je lui réponds, un peu trop enjoué. C'est la maison de mon enfance.

- Vous voulez une bouteille d'eau ?

Pour me donner une contenance, je sors un de mes carnets de notes et mes polaroids pour les y ranger. La voiture démarre, silencieuse.

- J'adore ces nouvelles voitures, il n'y a pas un bruit.

- Ouais, c'est électrique monsieur, y a pas d'essence et tout, c'est bio. Enfin, presque, quoi. L'électricité, c'est nucléaire, je crois.

Je lui adresse un sourire à travers le miroir tout en triturant mes photos entre mes doigts. Les yeux de l'épouvantail sont sombres, deux cavités profondes. Il y a à peine cinq minutes, j'aurais juré que ses yeux étaient blancs, deux billes blanches imposantes. Comme quoi, songeais-je, rien n'est tangible dans nos souvenirs. C'est du sable, plus on avance, plus on s'y enfonce.

La seconde photo me présente de dos, contemplant ma tordue. Elle a l'air plus majestueuse qu'elle ne l'est en réalité, habitable en tout cas. Combien de temps l'est-elle restée après mon départ, combien...

J'ai eu peur pour vous.

Quelque chose ne tourne pas rond. C'est bien moi sur la photo, ma chemise, mon jean, c'est

bien moi tel que je suis habillé en ce moment même. Je reconnais même la posture, mains dans les poches, que j'ai adopté pour contempler une dernière fois ma tordue.

J'ai eu peur pour vous.

Qui a pris la photo ? Qui a pris cette photo ? Je relève la tête alors que le frisson glace mes veines. Je cherche le regard de mon chauffeur dans le miroir. Il ne me voit pas, concentré sur la route déserte.

Je vérifie lentement que la photo existe bel et bien. C'est bien moi dessus, c'est bien moi il y a quelques minutes à peine. Sur le papier, j'y décèle les mêmes impuretés, les mêmes défauts que mon appareil imprime à chaque développement. Qui a pris cette putain de photo ?

Je respire, lourdement. Tout va bien, c'est une autre crise. C'est mon chauffeur qui a pris la photo, bien entendu que c'est lui. J'ai dû le lui demander. J'ai dû le lui dire, prenez-moi en photo devant la maison de mon enfance. Bien entendu. Comment puis-je croire que... Bien entendu que mon chauffeur du jour a pris la photo.

La voix blanche et sèche, je lui demande :

- Puis-je avoir la bouteille d'eau, s'il vous plait ?
- Vous allez voir, elle est bien fraîche.

3

C'est une de ses boutiques grenouilles, de celles qui se rêvent bœufs. Il n'y a pas de comptoir, juste un bureau et des chaises en pailles. L'homme qui m'accueille a les lèvres pincées, à la manière d'une vendeuse de macarons sur les grands boulevards parisiens. Comme il est trop petit pour me regarder de haut, il me juge de trois-quarts, haussant constamment ses sourcils. A part le costume de mon VRP – noir de jais – tout le reste est coloré à l'excès, des murs au tapis de sol. L'innombrable quantité de fleurs envahissant le magasin ne parvient pourtant pas à masquer l'odeur d'animal mort.

- Et votre père est mort quand ? me demande-t-il d'une voix calfeutrée dans sa morgue.

J'ai du mal à répondre à cette question.

- Eh bien... Il y a peu... J'ai reçu un courrier et je suis venu directement.
- Et... Est-ce que votre père avait des... désirs particuliers quant à la cérémonie ou... son cercueil.
- On va faire très simple. Il faut que ce soit très simple. Rien d'ostentatoire. Rien de superflu non plus... Pas de fleurs... ajoutais-je en regardant autour de moi... Pas de veillée, rien... Je ne pense pas qu'il ait eu beaucoup d'amis. En fait, je suis persuadé qu'il n'y aura que moi à la cérémonie... J'ai grandi ici, vous savez ? Dans la maison à l'épouvantail, à l'entrée de la ville.
- Il y a plus d'une entrée dans une ville.

Je hoche la tête en souriant face à sa sagesse paysanne.

- Et vous êtes... écrivain ?
- C'est bien ça, oui. Des romans policiers.
- Je n'aime pas trop les histoires de détectives... Et vous avez... ven...

Je me leve précipitamment.

- Donc après-demain, si tout est ok pour vous, le coupais-je. Le plus simple et le moins cher possible. Je suis désolé de vous quitter mais j'ai rendez-vous avec mon ami d'enfance. Je vous dis à dans deux jours. Je demanderais qu'on vous livre... mon père. Merci.

Une clochette désuète tinta en refermant la porte. A pied, il ne me fallait qu'une vingtaine de minutes pour rejoindre la maison de mon meilleur ami. Je n'avais pas fait trois pas que je crus entendre quelqu'un m'interpeller. Un « Hé ! » aussi brumeux que le brouillard limitant la vue dans cette grande rue parvint jusqu'à moi. Je me retournais, dévisageant les ombres au lointain. Rien ne bougea, rien ne fit un bruit. Le cœur léger, je repris la route.

4

Enfant, je l'avais toujours imaginé adulte, fumant une pipe éternellement allumée, ses volutes n'existant que pour m'émerveiller. Pour moi, il avait tout d'un fumeur de pipe. Mon meilleur ami était un intellectuel, il avait ce regard perdu derrière ses lunettes à monture fine, en quête perpétuelle des secrets de l'univers. Les livres étaient nos seuls compagnons et il ne fallait pas chercher plus loin la naissance de ma vocation. J'ai voulu écrire pour rester proche de lui, qu'il lise mes livres comme il lisait dans mon cœur. Lui seul y avait lu une grandeur, lui seul y avait vu mes blessures. Lui seul les avait soignés.

Lorsqu'il m'ouvrit la porte, il était en caleçon et un tee-shirt déformé masquait à peine ses muscles. Ses jambes velues plantés dans le sol m'ont tout de suite dégoutées mais son regard stupéfait a failli me faire pleurer. Je me suis aussitôt réfugié dans ses bras, l'enlaçant à torse pressé, pour masquer au mieux nos émotions.

- Putain. Arthur. Putain ! Je suis tellement heureux de te voir.

Je reculai pour plonger mon regard dans le sien.

- Cela fait combien de temps ? 15 ans ? Depuis le lycée Antonin Arthaud ? 16 ? 17 ans ? Putain, Arthur, tu n'as pas changé !

Il ne pipa mot.

Derrière lui apparut une femme entre deux portes, en robe légère et printanière.

- Arthur ? Qu'est-ce qu'il se passe ? lança-t-elle timidement.

- Héloïse ! m'écriais-je. Quelle joie de vous rencontrer enfin !

Je franchis la porte d'entrée, la refermant derrière moi, et avançait en direction de sa femme, les bras tendus, les yeux mouillés.

- Enfin, je vous rencontre, lui dis-je en prenant ses mains dans les miennes. Je m'en veux tellement d'avoir raté votre mariage. J'étais en tournée pour mon roman, Laissez passer les chiens, mon unique gros succès, ah, ah, ah ! J'aurai tellement voulu être là. Voir le mariage de mon meilleur ami. Je m'en veux tellement. Tellement... Mais quel idiot je fais, tenez !

Tout à ma joie des retrouvailles, j'en avais oublié la plus élémentaire des politesses. J'ouvris ma besace et en sortis deux bouteilles de vin blanc.

- Tu aimes toujours autant le muscadet, Arthur ?

- Comment savez-vous... commença Héloïse.

- Nous ne sommes pas meilleurs amis pour rien. La distance ne change rien aux sentiments. J'ai aussi...

Je sortis de mon sac mes deux derniers romans. J'en tendis un à Héloïse et l'autre à Arthur.

- Christophe Pan, lut-il sur la couverture.

- Je plaide coupable. Mon égo est le plus fort !

C'était une cuisine qui ne payait pas de mine, mais nous étions bien assis, autour d'une table en formica recouverte d'une toile cirée aux motifs de cerises et de plantes vertes. C'était 1980 à nouveau. Nous nous sourions, gênés par le bonheur des retrouvailles. Héloïse avait proposé à deux reprises d'aller chercher à l'étage les photos du mariage. Mais, assister en différé à une cérémonie dont je m'étais privé était comme remuer un couteau dans une plaie.

- Et personne n'en a envie, prévins-je en plaisantant.

- Je devrais peut-être aller passer un pantalon quand même, proposa Arthur.

- Ou je devrais peut-être enlever le mien ! répondis-je du tac au tac.

Nous éclatâmes de rire, scellant nos retrouvailles, et le malaise disparut comme par enchantement.

- Le lycée Arthaud alors, rêva-t-il à haute voix.

- Oui, soupirais-je en prenant mon verre de vin. Putain de lycée. Mais des putains de bons souvenirs. Tu sais que mon héros est inspiré de toi ?

- Ah... Tu ne t'es pas inspiré de Léo ?

Je fronçais les sourcils.

- Léo ? Quel Léo ? Il n'y avait pas de Léo dans notre bande. Il y avait toi, le boiteux, comme il s'appelait déjà... Pé quelque chose... Didier ! Didier le boiteux, et le bigleux, Nordine.

- Oui, oui, c'est exact, acquiesça Arthur, époustoufflé par ma mémoire... Et toi, donc.

- Le rêveur...

- Mon mari m'a peu parlé de vous, avoua Héloïse... Pas du tout même. Je ne savais pas qu'il connaissait un écrivain.

- C'est un taiseux, comme tous les gars de la campagne.

- Et nous étions... meilleurs amis... ?

- Soudés. J'ai jamais compris pourquoi. Tu venais me défendre quand je me faisais tabasser. Ce qui arrivait tous les deux jours. Ça non plus, je n'ai jamais compris pourquoi, précisais-je dans un grand éclat de rire. Je pense c'est ma tête. J'ai la tête de personne.

Ils sourirent, s'échangeant un regard tout en sirotant le muscadet.

- Tu te souviens de la fois où je suis venu en cours avec les bras tailladés ?

- Non.

- Mais si.

Je me tournais vers Héloïse.

- J'avais pris un couteau chez moi et je m'étais tailladé les bras. De l'épaule au poignet. Si j'enlève

mon tee-shirt on en devine encore les traces... Faut dire que j'en avais plein le cul à cette époque-là. Vraiment.

Je partis d'un grand éclat de rire et me resservit.

- Et on allait... faire du sport... et au cinéma avec la bande ?

- Oui. Surtout à la bibliothèque. Moi, ado, je savais déjà que j'écrirai des livres, cela me semblait inévitable. Je regardais où je serais rangé dans les rayons. A côté de qui.

Héloïse s'éclaircit la gorge pour prendre la parole.

- Et... vous étiez voisin ?

- Non. Toi, tu étais dans les haut quartiers, là-haut, le quartier de l'Auvent. Moi, j'étais en bas, à la sortie de la ville. La maison tordue avec l'épouvantable épouvantail dans le champ.

- Ah oui, oui.

Ils hochèrent la tête. Ils avaient situé l'endroit.

- Votre mari a changé ma vie. C'est grâce à lui que j'ai eu la force de partir à la fac. C'est pour ça que j'ai fait de toi le héros des mes romans policiers. Enfin pas de tous, mais de pas mal. Tu es mon petit détective à moi.

Mon ventre se mit à gargouiller.

- Pardon, ce n'est pas très poli mais on passe à table ?

- Oui, oui, bien sûr, approuva Arthur.

Héloïse se raidit et agrippa le biceps de son mari.

- Il y a les enfants dans la salle à manger, intima-t-elle.

- Est-ce... Est-ce qu'on peut envoyer les enfants chez le voisin et comme ça, on reste entre nous, entre adultes ? me demanda-t-il.

- Je n'y vois aucun inconvénient. Mais permettez-moi de les saluer avant qu'ils partent. Que je rencontre les enfants de mon héros.

La salle à manger était aussi quelconque que leur cuisine et j'en fus déçu. L'influence d'Héloïse avait dû avoir raison des vellétés d'originalités de mon meilleur ami. Rien ne sortait décidément du cadre.

Mais à peine avais-je fait un pas dans la pièce que je perdis mon sourire et me raidit instantanément. Était-ce une blague ? Deux épouvantails étaient assis à la table, devant des assiettes vides, deux épouvantails hideux au long bec crochu et à la paille débordante de toute part. Un autre épouvantail trônait dans le fauteuil face à la télévision dernier cri et il semblait planter ses yeux grisâtre droit dans mon âme.

- C'est une blague ou quoi ? m'enquis-je d'une voix blanche.

- Comment ça ? demanda mon meilleur ami.

- C'EST UNE BLAGUE, ÇA ! hurlais-je pris de panique. Ces putains d'épouvantails, c'est halloween ou quoi ?

- Calmez-vous.

- Pourquoi mettre des épouvantails dans votre salon ? C'est dans les champs que ça se plante, ces merdes. Vous avez une invasion de corbeaux domestiques, c'est ça ?
- Je peux appeler la police si vous voulez, murmura Héloïse d'une voix tremblante. Ils s'en occuperont.
- La police ne viendra pas pour TROIS PUTAINS D'ÉPOUVANTAILS !
- Écoutez...
- Mais tutoie-moi Arthur, qu'est-ce qu'il te prend.
- Écoute, on peut reporter si tu veux...

Je hochais la tête. Il était hors de question que je dine en présence d'épouvantails.

- Oui, je suis fatigué de toute façon. On s'appelle. Ou on s'envoie des mails.
- Vous voulez...
- MAIS TUTOIE-MOI BORDEL !
- Tu veux que je t'appelle un Uber ?
- Non, ces connards te prennent en photo quand tu as le dos tourné.
- Oui, bien sûr, bien sûr... Bien sûr.
- Ok. Tu m'appelles, hein, tu m'appelles ?

Arthur hocha la tête. Derrière lui, médusée et craintive, Héloïse maintenait contre elle un petit garçon en pyjama.

C'est la dernière image que je garde de cette conne.

5

Il serait impossible de casser trois pattes à un canard dans un brouillard pareil. Les lumières qui le percent sont des grosses tâches pissuses suspendues aux réverbères art déco. Comment regagner mon hôtel dans ces conditions ? Comment gagner quoi que ce soit dans cette ville de petits pois ? Bien sûr qu'il fallait que je parte, quand on ne voit pas plus loin que le bout de son nez, c'est que la vue est obstruée. Quand une ville entière vous empêche de voir, c'est qu'elle n'a pas de futur. J'avance, je me fis à mes pas le long du trottoir. Je suis persuadé que des gens se dissipent dans la brume pour vous pousser dans vos retranchements ou vous faire des croches-pattes. Je suis sûr que les plus hardis vont jusqu'à vous susurrer des insanités aux creux des oreilles. Le brouillard est la mère des enfants de putains.

Au loin, j'aperçois une ombre, la première depuis dix bonnes minutes. Mon sauveur, assurément, celui qui saura me dire si je suis sur le bon chemin.

- HÉ !

Je hurle pour attirer son attention. Il se tourne. Me regarde droit dans les yeux et poursuit sa route. Ce fils de pute s'éparpille dans les plis du crachin, préférant poursuivre sa vie, cahin-cacher, plutôt que de me tendre la main.

- Eh bien, tire-toi, et bonne chance pour le tapin !

Je raconte n'importe quoi. Je raconte toujours n'importe quoi quand la pression m'opprime, c'est un mécanisme de défense. Cela me fait rire et cela me détend. Seul, dans une rue aussi embrumée

qu'un lendemain de cuite, je rigole de bon cœur.

Une lumière s'allume à ma gauche, une fenêtre dans un patio. J'y jette un œil, par réflexe. Se découpant nettement dans un halo, un épouvantail me fixe. Je détourne le regard et repart à grande enjambée. S'ils pensent m'impressionner, ils se trompent. Si la mode c'est dorénavant de foutre des putains d'épouvantails dans chaque maison, grands biens leurs fassent !

Tout à ma colère, je ne fais plus attention à rien, ni à mes pas, ni à ce qui m'entoure et je heurte un passant malencontreusement.

- Oh pardon, dis-je par réflexe en lui prenant le bras.

Mes doigts s'enfoncent dans sa chair.

- Dites-moi, je cherche l'hôtel de...

Je lève les yeux et un épouvantail me toise, bouche ouverte d'où s'échappent des fétus de pailles.

- ...

Je blêmis en reculant, lâchant son bras, balbutiant des mots sans queues ni têtes. Je prends la fuite, le plus vite que je peux, je traverse des rues, des places et des parcs. Où que mon regard se pose, quelle que soit la direction que je prends, je croise un épouvantail. Cette ville est remplie d'épouvantails hideux, il y en a à tous les coins de rues, c'est un culte aux hommes de pailles, aux hommes qui piquent, aux hommes qui grattent. Ils prennent la place des autres, ils s'installent dans les champs, puis grapillent des mètres et des mètres et s'installent dans les salons, dans les chambres à coucher, partout où on les accueille. Ils font leurs nids et ils nous pourrissent.

Je porte la main à mon cœur parce que c'est ce que tout le monde fait après une fuite éperdue, on se tient le cœur pour éviter qu'il saute hors de la poitrine, pour calmer les grands chevaux sur lequel il est monté, pour reprendre son souffle et ses esprits. Je ne suis pas fou, non, juste je n'aime pas les épouvantails, c'est tout. Je suis mal tombé, ce doit être leur semaine, une fête de paysan, une putain de célébration d'un artisanat que tout le monde tente d'oublier comme le droit de cuisage et le viol de gosses. Mais ils s'accrochent, bordel, ils s'accrochent, ils se trémoussent comme des poissons hors de l'eau pour grapiller quelques secondes de respirations de plus. Une fête du palefrenier par ici, une foire de la ferronnerie par-là, tout un monde à l'agonie refusant de crever, trainant la patte et vous poursuivant de leurs fourches et râteaux rouillés.

- J'EMMERDE L'ARTISANAT ANCESTRAL !

Je hurle et l'absurdité de la situation me frappe de plein fouet. J'éclate d'un rire salvateur. J'emmerde l'artisanat ancestral ! Mais où diable vais-je chercher tout ça ?

A mesure que mon fou-rire s'estompe, je m'aperçois que je suis revenu sur mes pas. L'allée qui me fait face est celle de la maison de mon enfance. Ce n'est pas mon hôtel mais cela fera l'affaire. J'ai besoin de dormir, de me détendre. Je m'engage sur le chemin de terre, longeant le champ, jetant des regards bravaches à ce qu'il reste de l'épouvantail au loin.

Puis je l'aperçois. Un homme, aux vêtements familiers, contemple ma maison. Avant de l'interpeller, je sors mon polaroid et je le prends en photo. On ne pourra pas dire que je l'ai rêvé ou, pire, que je suis fou.

Le temps de ranger la photographie dans ma poche, l'ombre a disparu. Je lève les yeux au ciel. J'ai vraiment besoin de repos.

J'avais oublié à quel point ma chambre était spartiate. Un lit, un bureau et des livres en pagaille. Rien de plus. Un poster pour égayer le tout et pas de fenêtre.

Bien sûr qu'il y a une fenêtre.

Un cagibi. Ma chambre est un cagibi, un placard, un trou noir dans un mur d'où je n'étais jamais censé sortir. J'ai grandi dans la merde et le sang et comme toutes les mauvaises herbes, je vous emmerde.

Bien sûr qu'il y a une fenêtre.

Je me laisse tomber sur le lit, épuisé. Je vrille. Je parle à qui ? J'emmerde qui ? Je vrille complètement. Le manque de sommeil, la mort de mon père, un livre que je n'arrive pas à finir, les retrouvailles ratées avec mon meilleur ami, tout me vrille le cerveau. Mes tympanes, mon cœur, mon âme, ils battent tous la chamade pour s'extraire de mon corps.

Bien sûr qu'il y a une fenêtre.

Je me redresse vivement. Bien sûr qu'il y a une fenêtre dans ma chambre. C'est absurde une pièce sans fenêtre. Pourquoi suis-je donc persuadé que ma chambre n'en avait pas ?

Des livres, des livres, une fenêtre et pas un seul poster.

Je tourne lentement la tête vers la fenêtre. De l'extérieur, un épouvantail me fixe. Ce n'est pas un poster, je n'en ai jamais eu. Cette chose m'observe aujourd'hui comme elle m'observait toutes les nuits avant de se glisser dans mon lit. L'épouvantail penche sa tête et mes poils se dressent. Lentement, il place un doigt crochu fait d'os et de plumes d'oiseaux sur sa longue bouche souriante. Et il se met en marche. Je l'entends longer les murs de ma maison, je l'entends tourner une clef dans ma serrure, je sens l'odeur de ses pas – mélange de pailles mouillées et de fientes de corbeaux – s'avancer vers moi. Vers ma chambre.

Mais je ne suis plus un gosse. Je ne suis plus un tas de choses que l'on voudrait que je sois.

J'arrache une latte de mon lit et à la seconde où l'épouvantail pénètre dans mon antre, je frappe.

Je cogne.

J'exorcise.

Les coups font un bruit sec qui sied à mon cœur. Le sang jaillit, il ne coule pas, il jaillit sous l'effet des battements d'un cœur vivant. Quand le sang coule, c'est qu'on est mort.

Et elle s'accroche la charogne, elle s'accroche comme un poisson hors de l'eau, déterminé à grapiller quelques secondes supplémentaires d'oxygène. Je tape comme un damné et quand le sang coule, je m'arrête.

Je laisse tomber la latte sur le sol et je m'allonge dans mon lit. Je suis couvert de sang mais en ramenant les draps sur moi j'en couvre une grande partie. Seule ma tête dépasse et je dois ressembler à une allumette sur le point de s'embraser.

Je ris.

Puis je dors d'un sommeil sans cauchemar.

Enfin.



PORTFOLIO

Illustrations d'articles retoquées par manque de place ou tout simplement annulées selon l'humeur du jour du rédac'chef ; couvertures alternatives, projets un temps évoqués puis oubliés sans que personne ne prévienne les illustrateurs... Bienvenue dans le portfolio des ratés, des couacs et des "ça s'est joué à ça" de ce numéro 6. Enjoy !

A black and white photograph of a dog, possibly a Weimaraner, dressed in a light-colored trench coat and a striped hat. The dog is standing on a wet, cobblestone street at night, holding a bright yellow umbrella. The dog is leaning against a dark, ornate lamppost. In the background, there are other streetlights and buildings, creating a moody, rainy atmosphere. The text "LA NUIT DU DIMANCHE" is visible in the upper right corner, accompanied by a stylized logo of a bird or winged figure.

LA NUIT DU
DIMANCHE

LO
MIT
BUDINAWA
No 6

U-2000
A









Tranquille

